

EXPOSITION

L'ANDELLE INDUSTRIELLE



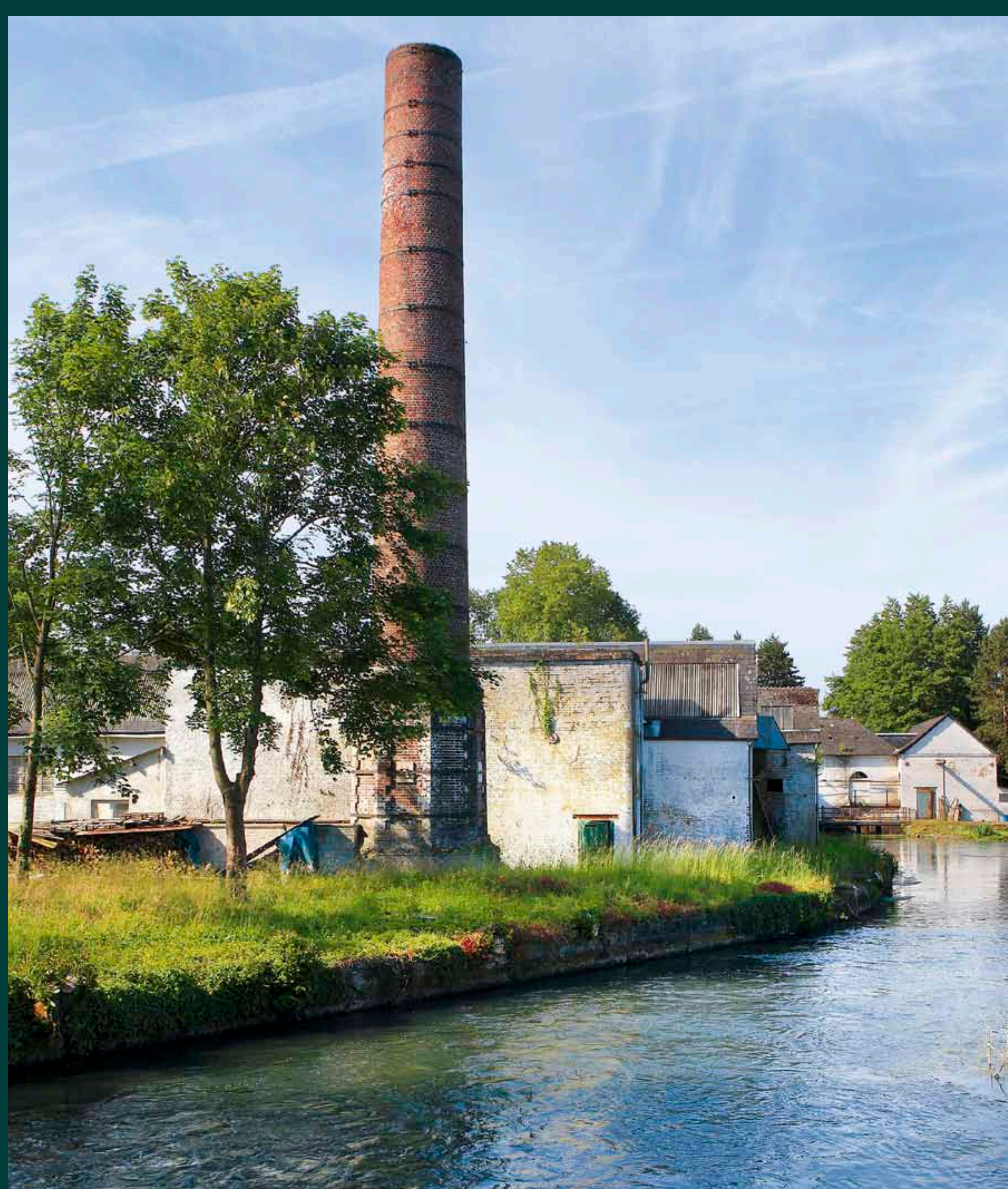
L'ANDELLE INDUSTRIELLE



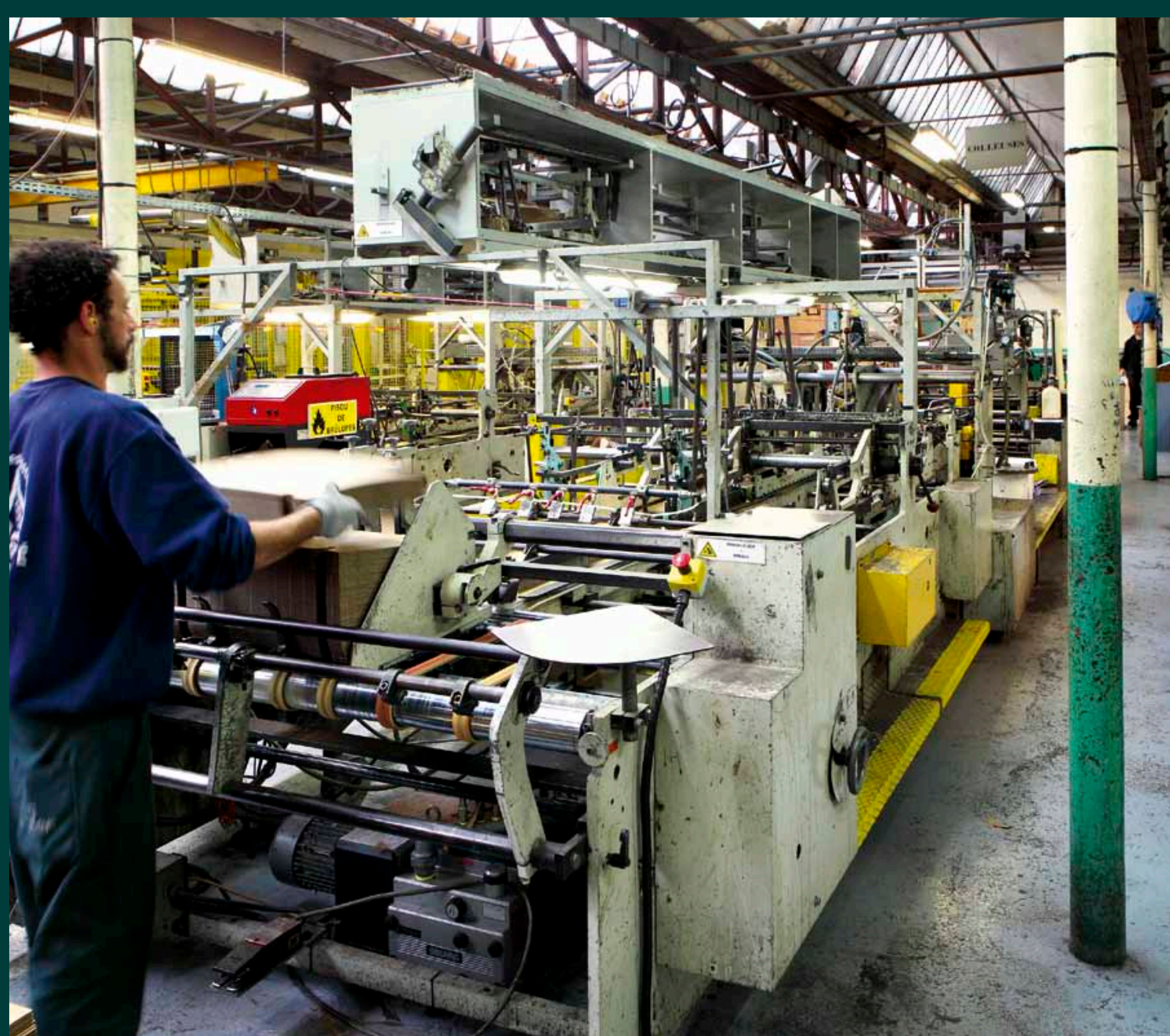
Charleval. Filature et tissage du Paviot.



Perruel. Vannages et déversoir de la filature la Rouge (détruite).



Charleval. Filature du Pont d'Andelle.



Fleury-sur-Andelle. Cartonnerie Ondulys (ex Filature et tissage Saint-Victor).

Énergie hydraulique, ressources en matières premières, situation géographique privilégiée : le bassin de l'Andelle (l'Andelle et ses affluents) a attiré dès le Moyen-Âge des industries très variées. Meunerie, métallurgie, textile, industries du bois et de la construction mécanique, agro-industrie... se sont succédé au cours du temps ou ont coexisté, façonnant le paysage et l'identité culturelle de ce territoire.

Ainsi, au XIX^e siècle, quand l'activité industrielle dominée par le textile est à son apogée, le bassin de l'Andelle se place parmi l'un des plus importants secteurs industriels de Normandie : les rivières surexploitées comptent un site hydraulique (moulin ou usine) tous les 500 mètres. La vallée de l'Andelle est alors une véritable rue industrielle enchâssée dans un paysage bucolique.

Pour retracer cette histoire exceptionnelle, le service Patrimoines de la Région Normandie a mené une étude exhaustive du patrimoine industriel (bâtiments, machines et savoir-faire), basée sur un minutieux travail d'inventaire du bâti, de recherches historiques et de campagnes photographiques.

A l'issue de ce travail, malgré les nombreuses destructions opérées après l'arrêt de l'activité, près de 150 sites encore en place ont été identifiés : moulins, ateliers, usines, gares, logements ouvriers et patronaux...

Qu'ils soient modestes ou remarquables, à l'état de vestiges ou parfaitement conservés, désaffectés de longue date, encore en activité ou reconvertis à un autre usage, tous ces bâtiments sont aujourd'hui les précieux et fragiles témoins de cette épopée industrielle.

Cette exposition est la restitution de ce travail de recherche. Elle vous propose, à travers plus de trois cents images, de découvrir ce patrimoine industriel exceptionnel, souvent méconnu et parfois menacé.

Étude et textes : Emmanuelle Real

Photographies : Christophe Kollmann, Denis Couchaux

Conception graphique : Denis Couchaux

Nous remercions tout particulièrement pour leur aide :

Chantal Grandvoinnet, Jean-Marie et Martine Pingault, Philippe Levacher, Guy Meslin, Michel Bienvenu, Serge Thierry, Marius Blot, Tom Bradbury, Aexandre Mouchard, Lionel Bézirard, Pascal Calais, Thierry Plouvier.

Ainsi que tous les élus qui nous ont reçus et tous les propriétaires qui nous ont ouvert leur porte.

Elle se développe très tôt, dès l'époque médiévale, et se traduit par le foisonnement de moulins banaux édifiés par des seigneurs laïcs ou ecclésiastiques, notamment par les nombreuses abbayes implantées sur le territoire (abbayes de Mortemer, de Fontaine-Guérand, de l'Isle-Dieu...). À la Révolution, l'abolition des droits féodaux libère l'essor de la meunerie : les moulins banaux, devenus biens nationaux, sont rachetés par des propriétaires privés et une multitude de nouveaux moulins sont construits. À la fin du XIX^e siècle, des moulins modernes équipés de puissantes machines en fonte font leur apparition. Ces usines à farine sont appelées minoteries.



MOULINS À BLÉ

Les premiers moulins à blé, souvent modestes, ont un équipement rudimentaire composé d’une paire de meules en pierre entrainée directement par une roue hydraulique. Ils produisent en faible quantité une farine de médiocre qualité.

Mais au début du XIX^e siècle, grâce à l’introduction d’innovations anglaises (emploi de la fonte pour les axes de transmission et engrenages), des moulins à blé d’un nouveau type plus perfectionnés, plus puissants, plus hauts apparaissent. Ces moulins « à l’anglaise », dotés de plusieurs paires de meules et de bluteries, produisent en plus grande quantité une farine de meilleure qualité.

Lisors. Moulin de l'abbaye de Mortemer, XII^e siècle.
En 1791, le moulin à l'état de ruine est vendu comme bien national à M. Duval, épicier au Grand-Andelys, qui le remet en activité. Il est alimenté par les eaux des étangs situés en amont, via un petit canal creusé par les moines et fonctionne par écluses. Ici, la roue hydraulique n'est pas accolée à l'un des côtés du moulin, comme c'est souvent le cas, mais y occupe sous le plancher de la salle meunière où sont installées les meules.



Radepont. Moulin du Pont, XVIII^e siècle.
Cet imposant moulin construit en pierre calcaire est bâti au début du XVIII^e siècle par le marquis de Radepont. Il est racheté en 1821 par le baron Jacques Levavasseur, propriétaire des usines de Fontaine-Guérard. Au premier plan, on distingue parfaitement le canal d'alimentation maçonné qui alimentait la roue aujourd'hui disparue.

Pont-Saint-Pierre. Moulin Dehors, 1791.
La roue actuelle est installée en 1821 lors de travaux d'extension du moulin entrepris par Ange Augustin Dehors, aubergiste et meunier, qui en est alors propriétaire. Cette roue de très grande dimension et de forte puissance doit lui permettre d'utiliser son moulin conjointement pour la mouture du blé et pour la fabrication de draps de laine. Suite aux plaintes récurrentes des usiniers d'aval, cette seconde activité est rapidement arrêtée.



Rebets. Moulin de Boisguilbert, 1819.
À la fin du XIX^e siècle le moulin est modernisé et transformé en minoterie. Les meules en pierre et la roue en bois par-dessus sont remplacées par des broyeurs à cylindres et une roue métallique par-dessous.

MINOTERIES

A la fin du XIX^e siècle, l'introduction de nouvelles techniques de broyage, de blutage, de tamisage et de machines performantes (broyeurs à cylindres, plansichters...) marque l'avènement des minoteries. Dans ces moulins modernes de plusieurs étages, l'organisation de la production s'effectue de façon verticale, de haut en bas, chaque niveau étant réservé à une opération. Si l'énergie hydraulique est toujours employée, la roue est souvent remplacée par une turbine plus puissante, capable d'entraîner de nombreuses machines. Avec ces nouvelles techniques, la farine gagne en qualité (en blancheur et en finesse) et le rendement est considérablement augmenté.

Saint-Aignan-sur-Ry. Minoterie de Saint-Arnoult, 1864.
Dans le courant des années 1850, le moulin de Saint-Arnoult est équipé de broyeurs à cylindres et transformé en minoterie. Pour entraîner ces machines, une nouvelle roue hydraulique est installée. Elle mesure 5 m de diamètre sur 1,40 m de largeur. La minoterie de Saint-Arnoult a fermé dans les années 1970, elle avait une capacité d'écrasement de 40 quintaux de blé par jour. On distingue au centre de la façade, le « balcon farinier » qui servait de monte-charge jusqu'au grenier. Toutes les minoteries de la fin du XIX^e siècle en sont pourvues.



Blainville-Crevon. Minoterie Grivet, 1901.
Cette imposante minoterie est construite sur cinq niveaux pour permettre un processus de production vertical. Elle avait, au début du XX^e siècle, une capacité d'écrasement de 75 quintaux de blé par jour. Le corps de bâtiment construit dans son prolongement sert à la fois d'habitation au meunier et de lieu de stockage.



Fleury-sur-Andelle. Minoterie Lainé, 1862.
Construite à l'emplacement d'un moulin à blé incendié, cette minoterie a fonctionné jusque dans les années 1970 avec sa roue hydraulique de poitrine - également appelée roue de côté car l'eau pénètre par le côté dans ses aubes.

Romilly-sur-Andelle. Minoterie Delafosse, 1926.
Cette minoterie tout en béton a fonctionné près de 50 ans puis a été reconstruite à la production d'aliments pour animaux. Elle est aujourd'hui désaffectée.



MINOTERIE MOUCHARD

Bien que l'industrie meunière ait fortement décliné depuis le début du XX^e siècle, puis quasiment déserté le bassin de l'Andelle en se concentrant dans des établissements de plus en plus grands, performants et rentables, l'activité n'a pas complètement disparu du territoire. Elle perdure grâce à la minoterie de Morville-sur-Andelle qui poursuit depuis plus d'un siècle son activité de meunerie sous l'appellation Moulins de l'Andelle Mouchard et fils.



Façade du moulin primitif.
Ce site a connu une évolution continue et plusieurs propriétaires depuis sa création en 1839 : d'abord moulin « à l'anglaise » fondé par M. Binier, il est repris par Edmond Dufour en 1891 et transformé en minoterie en 1901 avec l'installation de broyeurs à cylindres et d'une turbine puissante en remplacement des moulins traditionnelles et de la roue à aubes d'origine. En 1911, la minoterie est rachetée par Gaston Mouchard et depuis plus d'un siècle ses descendants en poursuivent l'exploitation.



Vue d'ensemble du site avec, sur la gauche, la minoterie et les silos modernes en béton.
Bien que la force hydraulique de la rivière ne soit plus utilisée, cette minoterie s'est maintenue sur son site d'origine grâce aux travaux de modernisation opérés tout au long du XX^e siècle : extension des bâtiments de production, renouvellement du parc de machines, construction de nouveaux silos...



Salle de contrôle et broyeurs à cylindres.
La table de contrôle permet de visualiser le déroulement de la production et le bon fonctionnement de tous les appareils de la minoterie. Les broyeurs à cylindres assurent l'écrasement du grain.



Conveyeur pneumatique.
Ce convoyeur installé dans la minoterie moderne remplace l'ancien système élévateur mécanique à godets pour la distribution de la mouture.



Planchister en fonctionnement.
Les planchisters servent à tamiser la mouture après chaque passage dans les broyeurs. A l'intérieur de ces armoires métalliques suspendues à de simples tiges de bois (roseau, if ou bambou) se trouve un système complexe de tamis. Lorsqu'ils sont en marche, les planchisters ont un mouvement circulaire horizontal très rapide. Pour supporter leur poids et leurs vibrations, la structure béton du bâtiment est renforcée par des poutres métalliques.



Salle d'ensachage et de pesée.
Ces opérations finales sont effectuées dans le moulin primitif. Aujourd'hui, la minoterie Mouchard emploie douze personnes et possède une capacité d'écrasement de 1 100 quintaux de blé par jour.

MACHINES

Bien que fermées depuis plusieurs décennies, certaines minoteries conservent encore des machines en place qui permettent de retracer les différentes étapes du processus de fabrication de la farine tel qu'il se pratiquait à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle : la première étape consiste au nettoyage du grain (lavage, triage, décortilage), la seconde à la mouture (broyage, blutage, sassage, convertissage) et la dernière à l'ensachage de la farine.



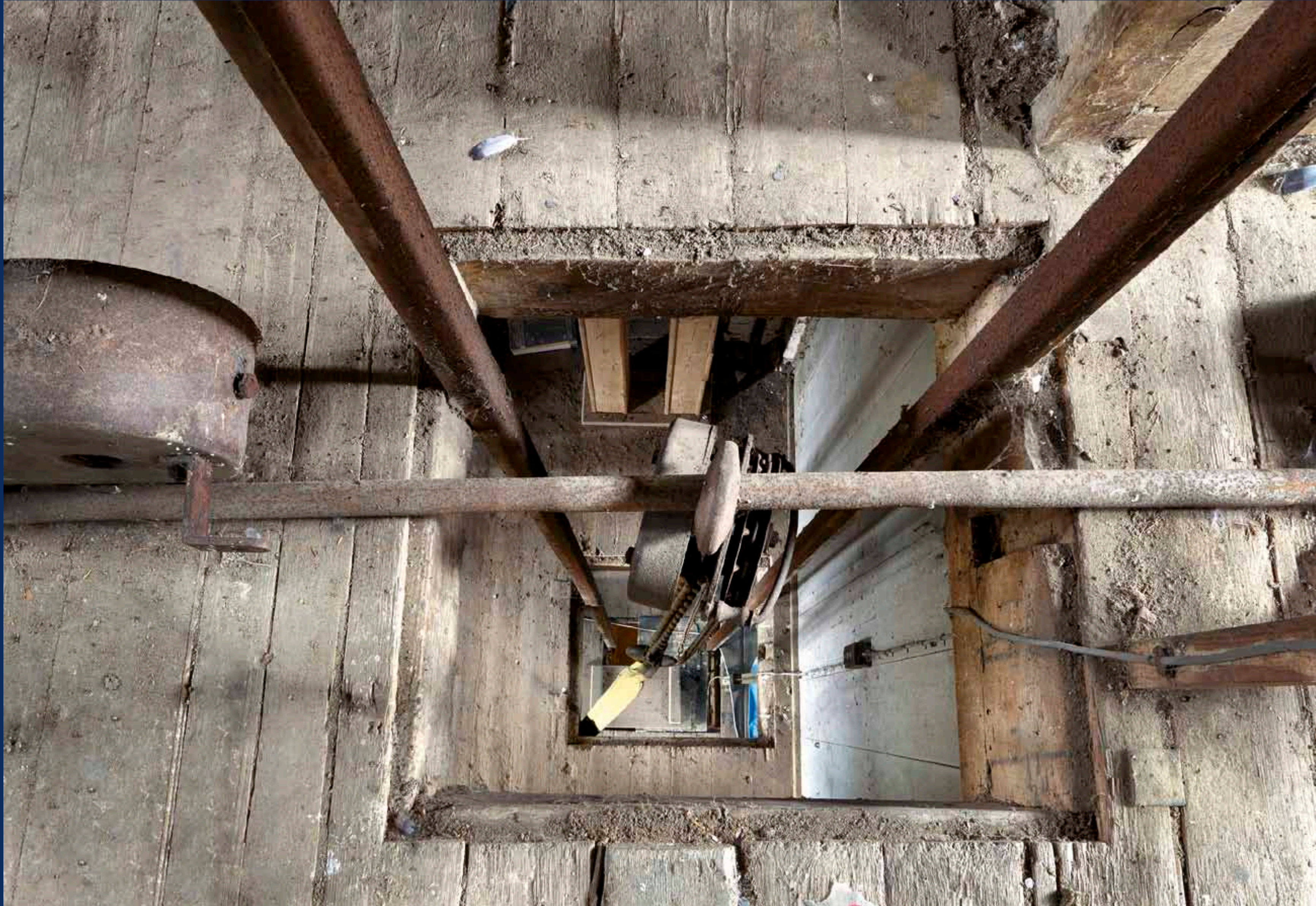
Blainville-Crevon. Minoterie Grivet.
Les machines installées dans les combles servent à la fois au nettoyage et blutage du grain. Le nettoyage consiste à séparer le noyau et l'enveloppe du blé, le blutage à trier et tamiser la mouture en fonction de sa finesse.



Blainville-Crevon. Minoterie Grivet.
Ce silo cylindrique situé au 3^e étage de la minoterie servait au stockage du son, c'est-à-dire l'enveloppe du grain séparée du noyau, seul ce dernier étant utilisé pour la mouture.



Blainville-Crevon. Minoterie Grivet.
Ce système élévateur à godets protégé par un carénage en bois permettait d'acheminer la mouture dans tous les étages de la minoterie pour lui faire subir plusieurs écrasements jusqu'à obtention de la finesse de farine voulue.



Blainville-Crevon. Minoterie Grivet.
Ce treuil monte-sacs qui traverse les différents niveaux de la minoterie permettait d'acheminer les sacs de blé jusqu'au comble.



Saint-Denis-le-Thibault. Moulin Crespin.
Le régulateur à boules permettait de contrôler la vitesse de rotation de la turbine hydraulique et des axes de transmission entraînant les machines afin d'éviter que celles-ci ne s'engorgent.



Blainville-Crevon. Minoterie Grivet.
Les broyeurs à cylindres, tels que celui-ci, ont remplacé à la fin du XIX^e siècle les meules traditionnelles en pierre pour l'écrasement des grains.



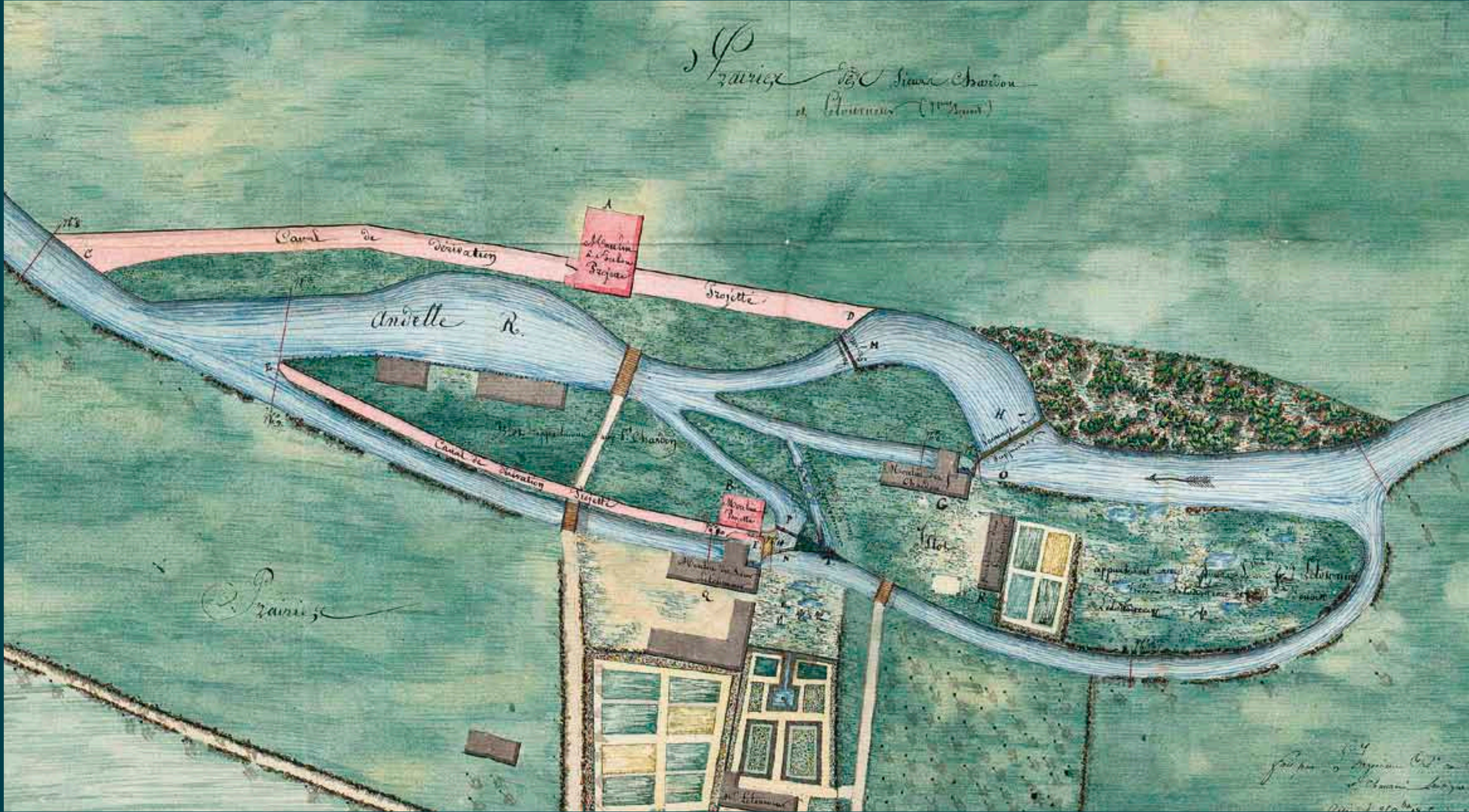
La Hallotière, Moulin de Normanville, XVII^e siècle.
Propriété du seigneur de Normanville, le moulin est racheté par la famille Piedelievre au lendemain de la Révolution. Il a fonctionné comme moulin à blé jusqu'en 1903, puis comme scierie. À l'intérieur du moulin, la roue dentée, l'engrenage et l'axe de transmission qui constituent le mécanisme d'entraînement de la paire de meules installée au premier étage sont toujours en place. La meule fixe, dite « dormante », est également conservée.

BIEFS ET CANAUX

Les moulins et usines hydrauliques sont très rarement implantés sur le cours naturel de la rivière. Leur installation nécessite l'aménagement du cours d'eau et la mise en place de toute une série d'équipements amont et aval, dont la fonction première est de créer la hauteur de chute et le débit d'eau nécessaires à l'obtention d'une puissance suffisante.

Le creusement d'un bief, c'est-à-dire d'un petit canal de dérivation pour optimiser l'arrivée et la force de l'eau jusqu'au moteur hydraulique, est la première étape. C'est sur ce bief qu'est construit le moulin ou l'usine. Il consiste parfois en un grand canal comme celui de la filature Levavasseur à Fontaine-Guérand. Mais les dérivations naturelles, très nombreuses sur l'Andelle peuvent aussi servir de bief.

Au XIX^e siècle, chacun voulant profiter de cette énergie abondante et gratuite, une véritable ruée vers l'eau s'opère sur toutes les rivières de France jusqu'à saturation, l'Andelle en premier lieu. En 1850, on y dénombre un site hydraulique (moulin ou usine) tous les 500 mètres. Une véritable guerre de l'eau se joue entre usiniers et les plaintes et procès sont choses courantes.



Romilly-sur-Andelle. Plan des moulins Pouchet appartenant à Pierre, Ambroise et Jean Chardon, 1816 (AD Eure, 18554).
En 1816, les frères Chardon déjà propriétaires de deux moulins à foulter les draps pour les fabricants d'Elbeuf, demandent l'autorisation de construire un troisième moulin à foulon. L'édification de cette nouvelle usine nécessite le réaménagement du système hydraulique existant et la création d'un nouveau canal de dérivation.



Fleury-sur-Andelle. Minoterie Laimé.
La minoterie est construite sur un canal de dérivation qui rejoint un bras de l'Andelle à l'aval du moulin.



Saint-Germain-des-Essourts. Moulin à blé de Fontaine-Châtel.
On distingue au premier plan le canal d'amenée qui conduit l'eau du Crevon sur le dessus de la roue hydraulique. L'arrivée d'eau est régulée par un déversoir en pente par lequel s'échappe le trop-plein et par une vanne d'alimentation placée juste en amont de la roue.



Pont-Saint-Pierre. Filature Levavasseur.
Son canal de dérivation est de loin le plus imposant construit sur l'Andelle. Il mesure plus de 500 m de long et de 10 à 15 m de large.



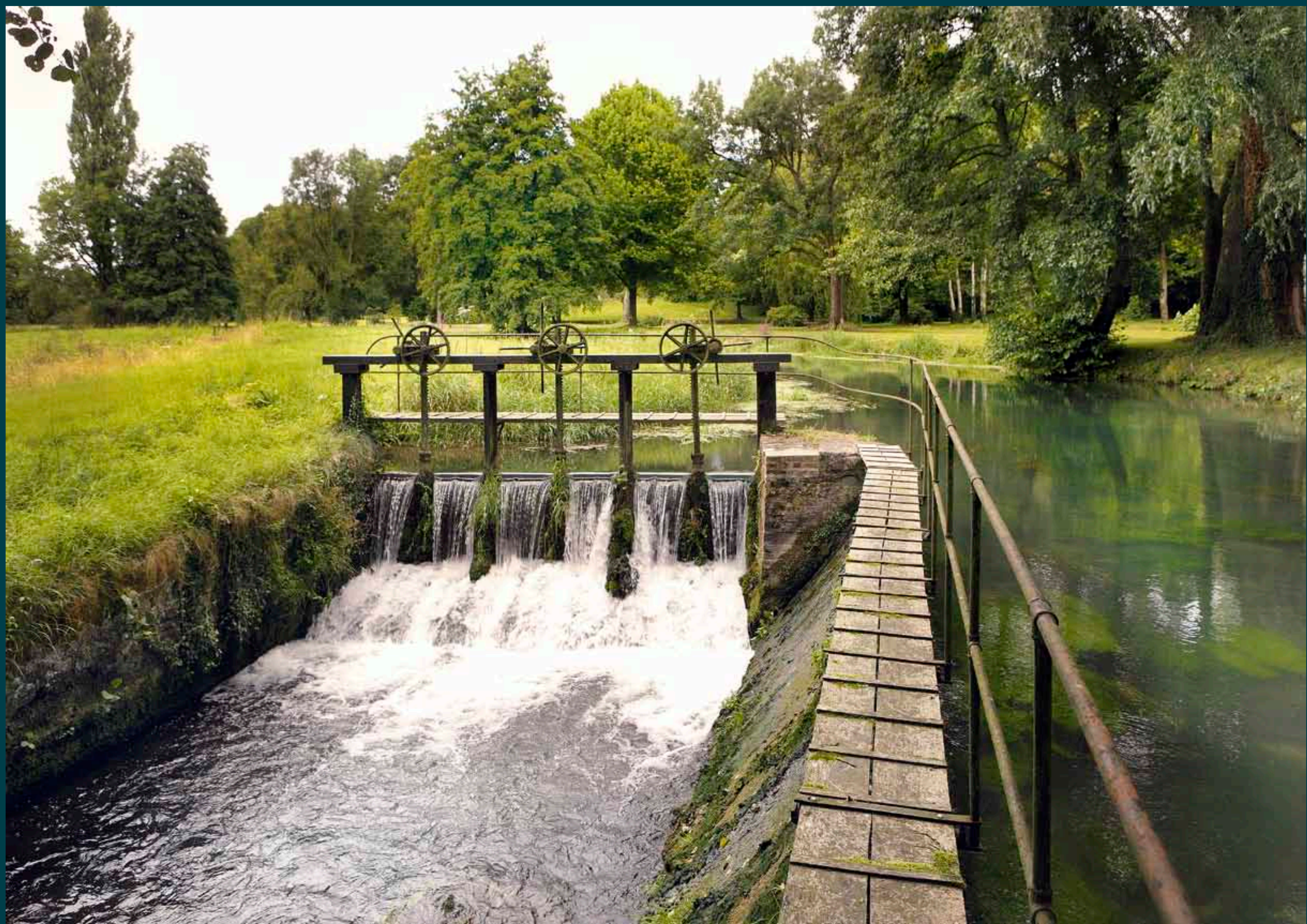
Pont-Saint-Pierre. Filature Mignot puis usine de selles de vélo Tron et Berthet.
Ici les différents bras de l'Andelle servent de biefs pour l'usine. Y sont installés les ouvrages de régulation de l'eau tels que le vannage que l'on voit au premier plan.

CHUTES ET VANNAGES

Outre les travaux de terrassement et de maçonnerie, comme la réalisation de coursiers en brique (emplacement recevant la roue), ces aménagements réclament la pose de divers types de vannes (lançoire, motrice et de décharge) faites de planches de bois, d'éléments métalliques, de roues dentées, de crémaillères. Ces vannages, qui permettaient de réguler la quantité d'eau arrivant jusqu'à la roue, sont souvent les dernières traces visibles d'un moulin aujourd'hui disparu.

Tous ces aménagements hydrauliques ont profondément transformé le paysage de l'Andelle et de ses affluents. Ils constituent, tout autant que les anciens moulins et usines dont ils sont indissociables, des témoins de cette longue histoire industrielle liée à l'exploitation de la force hydraulique des rivières.

Vascoeuil. Vestiges de la filature la Blanche.
A gauche du canal d'alimentation de l'usine se trouve le canal de décharge (et ses vannages) où se déverse le trop-plein d'eau. Aujourd'hui, la filature a disparu. Le système hydraulique et la turbine encore en place constituent les seuls témoins matériels de son existence.



Perruel. Vestiges de la filature la Rouge.
Cette imposante usine détruite pendant la Seconde Guerre mondiale était équipée d'une turbine alimentée par deux chutes de 2,33 m de hauteur dont les aménagements sont encore visibles aujourd'hui.



Charleval. Tissage de Transières.
Juste en amont du petit bâtiment qui abrite la turbine de l'usine se trouve un grand vannage de décharge composé de trois vannes en bois autonomes mesurant chacune près de 2 m de large.



Saint-Denis-le-Thibault. Moulin à blé Crespin.
En 1928, Amédée Crespin charge M. Massien, constructeur mécanicien à Charleval, de remplacer la roue de son moulin par une turbine. Le changement de moteur est effectué sans toucher aux ouvrages régulateurs en place. Vannage et déversoir sont conservés dans leur disposition et leur dimension primitives, de même que la chute maintenue à 2,5 m de hauteur.



Touffreville, Moulin à blé Flamand.

Au début des années 1890, la vanne de décharge en bois est remplacée par un vannage du même type mais entièrement métallique. Néanmoins, elle est toujours actionnée manuellement par un volant relié à une roue dentée servant d'engrenage et une crémaillère.

MOTEURS HYDRAULIQUES

Le développement industriel du bassin de l’Andelle s’est appuyé essentiellement sur l’exploitation de la force hydraulique de ses cours d’eau. Ainsi, depuis l’époque médiévale jusqu’à la première moitié du XX^e siècle, les moulins et usines du territoire se sont équipés de moteurs hydrauliques (roues et turbines) adaptés à leurs besoins, ainsi qu’à la pente et au débit de la rivière pour profiter de cette source d’énergie abondante et gratuite. Au milieu du XIX^e siècle, les usines établies sur l’Andelle tiraient de la rivière une force de plus de 5 000 chevaux.

On trouve ainsi dans le bassin de l’Andelle différents types de moteurs hydrauliques, des plus rudimentaires aux plus perfectionnés : des roues verticales à aubes ou à augets, en bois ou en métal, entraînées par-dessous ou par-dessus voire par le côté et des turbines à cloches, à tourbillons, à hélices, de type Francis, Kaplan ou Fontaine... du nom de leurs inventeurs.

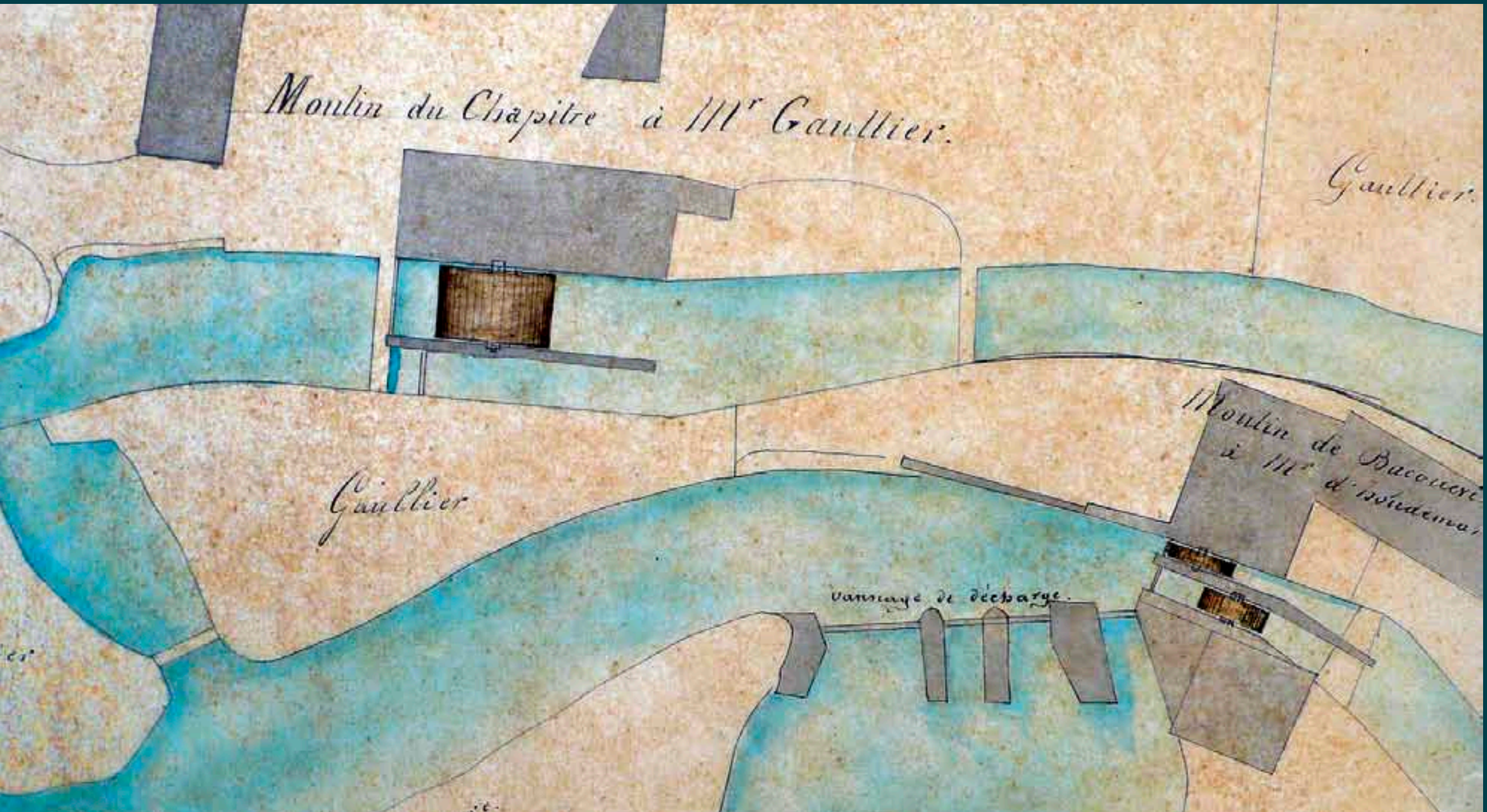
Il subsiste aujourd’hui 47 de ces moteurs sur la totalité du bassin de l’Andelle, alors qu’il y en avait plus de 200 à la fin du XIX^e siècle. Certains sont très dégradés ou envasés, d’autres sont toujours en parfait état de marche. Ils forment un échantillon remarquable qui témoigne des progrès technologiques réalisés durant les deux siècles derniers en matière d’hydraulique.

La Hallotière. Moulin de Normanville.
Roue hydraulique par-dessous à aubes planes en bois, de 4,50 m de diamètre et 1 m de largeur, d’une puissance de 50 000 kWh. On parle de roue par-dessous quand l’eau vient frapper les aubes et actionne la roue en passant sous elle.

Héronnelles. Moulin d’Héronnelles.
Roue hydraulique par-dessus à augets de 2,90 m de diamètre et 1,40 m de largeur, d’une puissance de 30 000 kWh. Elle est entièrement métallique et pèse près de 2,5 tonnes. On parle de roue par-dessus quand c’est le poids de l’eau qui fait tourner la roue. Un conduit d’amenée guide l’eau par-dessus la roue jusqu’aux augets. Les roues par-dessus se rencontrent plus fréquemment dans la partie amont de l’Andelle et de ses affluents, là où le débit de la rivière est le plus faible.



Douville-sur-Andelle. Moulin du Chapitre.
Roue par-dessous en fonte à aubes planes en bois, de 4 m de diamètre et de 6 m de large, d’une puissance de 120 000 kWh. Cette roue hydraulique, aujourd’hui dans un état de vétusté avancé, était l’une des plus imposantes établies sur l’Andelle.



Douville-sur-Andelle. Plan du moulin à blé du Chapitre et du moulin à foulon de Bacqueville, 1852 (AD Eure, 18582).
En 1847, Hector Gaultier, propriétaire du moulin du Chapitre, fait remplacer les deux roues de son moulin par une seule beaucoup plus large et plus puissante. C’est celle que l’on voit sur le plan et dont subsistent les vestiges aujourd’hui. M. d’Houdemare, propriétaire du moulin voisin dit de Bacqueville, conservera quant à lui les deux roues de son moulin.



Charleval. Tissage de Transières.
Turbine Fontaine d’une puissance de 500 000 kWh, en état de marche. Dès sa mise en activité, en 1856, le tissage de coton des frères Hitzinger, bénéficie d’un équipement de pointe : une turbine double pouvant fonctionner avec des débits variables. Eugène Armengaud, professeur au Conservatoire national des Arts et Métiers en fera l’éloge dans un ouvrage technique paru en 1858. Cette turbine est d’emblée complétée par une machine à vapeur. Grâce à leur force conjointe, ces deux moteurs entraînent les 312 métiers à tisser que compte alors l’usine.



Rosay-sur-lieure, Minoterie de Rosay.
Roue par-dessus à auge, entièrement métallique, d'une puissance
de 12000 W/m. Elle est installée dans le moulin à eau de Rosay, qui
appartient au Centre de Valon, au début des années 1920.

INDUSTRIE TEXTILE

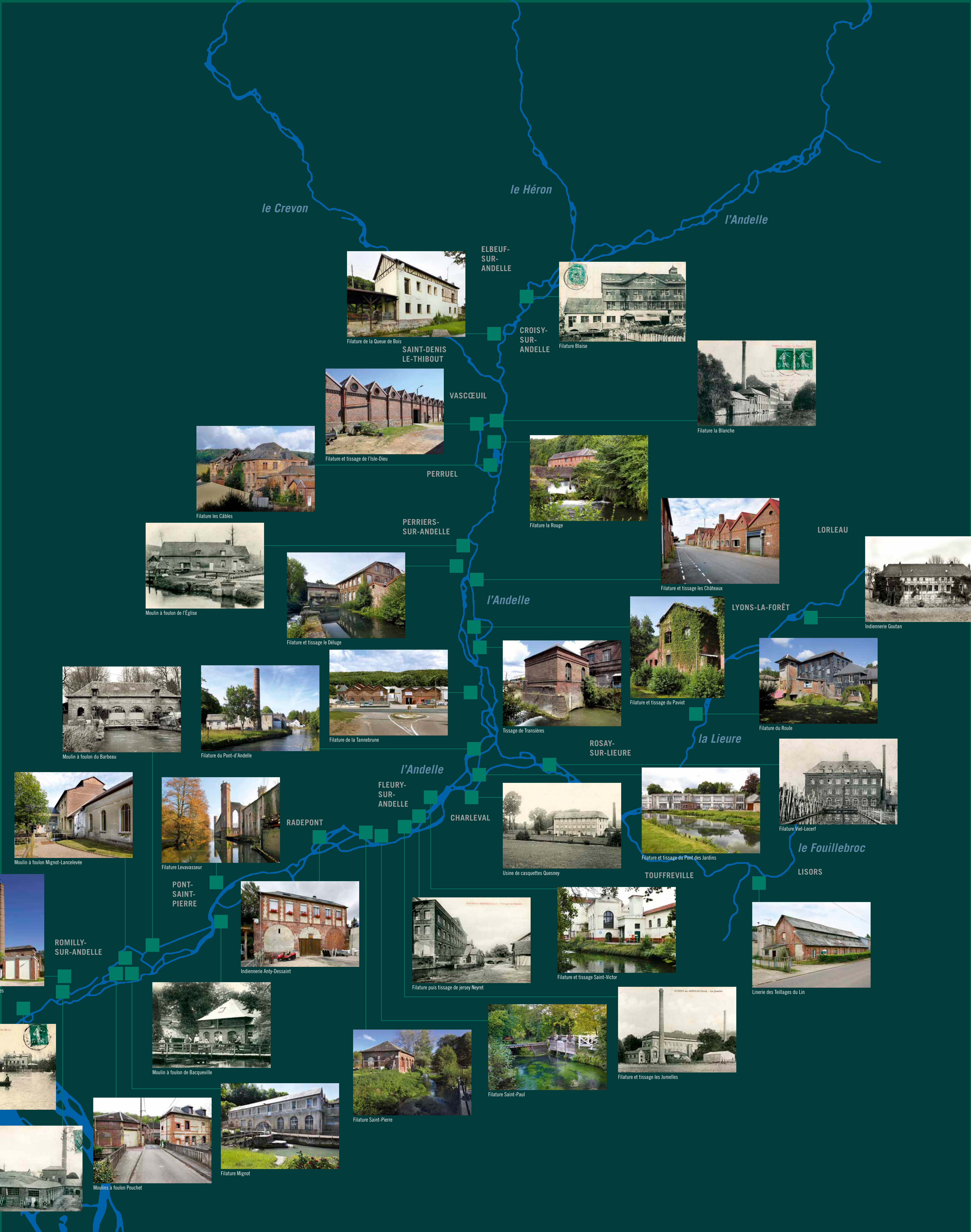
L'industrie textile, liée au travail de la laine et du coton, est l'activité la plus présente dans le bassin de l'Andelle. Elle se concentre sur la portion aval de la vallée, entre Vascœuil et Romilly-sur-Andelle, là où la force de la rivière est la plus puissante. Elle se développe grâce à ce fabuleux potentiel hydraulique et sous l'influence des grandes villes textiles voisines.

L'activité lainière apparait au XVII^e siècle avec les moulins à foulon utilisés par les fabricants d'Elbeuf et de Louviers pour apprêter leurs draps. En 1750, 11 moulins à foulon sont établis à Romilly et Pont-Saint-Pierre ! Le dernier, celui du Barbeau, a fonctionné jusqu'en 1880.

L'activité cotonnière démarre, quant à elle, dans les années 1780 avec la fabrication d'indiennes, ces toiles imprimées de motifs colorés. D'importants établissements comptant plusieurs centaines d'ouvriers s'implantent sur l'Andelle et la Lieure, utilisant la rivière pour le lavage et la teinture des étoffes. En 1825, il existe entre Charleval et Romilly, huit indiennes. L'activité décline à partir de 1840 et disparaît à la fin des années 1870 avec la fermeture de l'usine Daliphard-Dessaint établie à Radepont.

A la fin du XVIII^e siècle, la mécanisation du filage entraine l'avènement des premières filatures de coton, et dans une moindre mesure de laine. La première est construite en 1793 à Fontaine-Guérand. Le phénomène s'amplifie à partir de 1820, lorsque la saturation des rivières autour de Rouen impose le déplacement de l'activité vers l'Andelle. Il se produit alors une véritable ruée vers l'eau et l'industrie du coton, la filature en tête, devient l'activité dominante du territoire. En 1860, on recense 26 filatures entre Perruel et Pont-Saint-Pierre. Après cette date, un phénomène de concentration s'opère, sous l'impulsion de puissants patrons (Pouyer-Quertier, Peynaud, Levavasseur...). Les établissements sont moins nombreux mais plus grands et associent davantage filature et tissage.

Malgré quelques ruptures, l'industrie textile progresse jusqu'à la Grande Guerre, puis entame une longue période de décroissance. La dernière de la vallée, l'usine du Pont des Jardins à Charleval, reconvertie au travail du lin, a fermé en 2003.



FILATURE & TISSAGE PEYNAUD

En 1845, les frères Edmond et Adolphe Peynaud rachètent au négociant havrais Juste Viel, un terrain de 15 hectares, au lieu-dit du Pont des jardins, traversé par trois bras de l'Andelle. Il y construit un grand établissement textile, réunissant une filature et un tissage de coton. L'usine consiste en un vaste bâtiment à étages, construit sur le cours d'eau et alimenté par deux roues hydrauliques placées sous le bâtiment. Pour développer la production, une machine à vapeur de 25 cv leur est adjointe en 1853. L'usine emploie alors 200 ouvriers.

En 1871, Armand Peynaud succède à son père Edmond et réorganise l'usine en séparant filature et tissage. Alors que l'usine primitive est affectée au filage, un vaste bâtiment couvert en sheds (toiture en dents de scie) est construit pour servir de tissage.

En 1939, la famille Réquillard, issue du patronat textile du Nord, rachète les deux usines, fait reconstruire la filature dans les années 1950 et exploite l'ensemble sous la raison sociale « Anciens établissements Peynaud » jusqu'en 1986. Après cette date, la société Linandelle reprend l'exploitation du site : la filature de coton est reconvertie au travail du lin et l'ancien tissage réutilisé comme entrepôt. L'activité linière y perdure jusqu'en 2003. C'est alors la dernière usine textile en activité dans le bassin de l'Andelle.



La filature, vers 1920.
Cette carte postale nous montre la filature détruite après la Seconde Guerre mondiale et remplacée par la filature moderne ci-dessous. Toutes deux sont édifiées sur le même modèle : un bâtiment doté d'un étage avec un corps central en saillie.



Détail de la façade de la filature.
Cette filature est entièrement reconstruite dans les années 1950. Son architecture en béton et son style inspiré du courant moderne sont caractéristiques de cette époque.



Banc à broches de marque allemande schliothorst acheté dans les années 1970.
Cette machine sert à dériver, affiner et tordre les mèches de coton. Après la fermeture des Anciens établissements Peynaud en 1986, toutes les machines dédiées au filage et au tissage du coton sont revendues, démontées et expédiées vers les pays en voie de développement. Ce banc à broches est l'un des rares objets techniques encore en place témoignant de l'activité cotonnière dans le bassin de l'Andelle.



Vue intérieure de la filature.
À l'intérieur du bâtiment, chaque niveau d'atelier consiste en un vaste plateau libre d'abord por de larges baies (en partie obturées aujourd'hui). La structure en béton permettait de supporter le poids des machines et d'encaisser leurs vibrations. Espace, lumière et robustesse sont les principaux besoins de l'architecture industrielle et ses premières qualités !

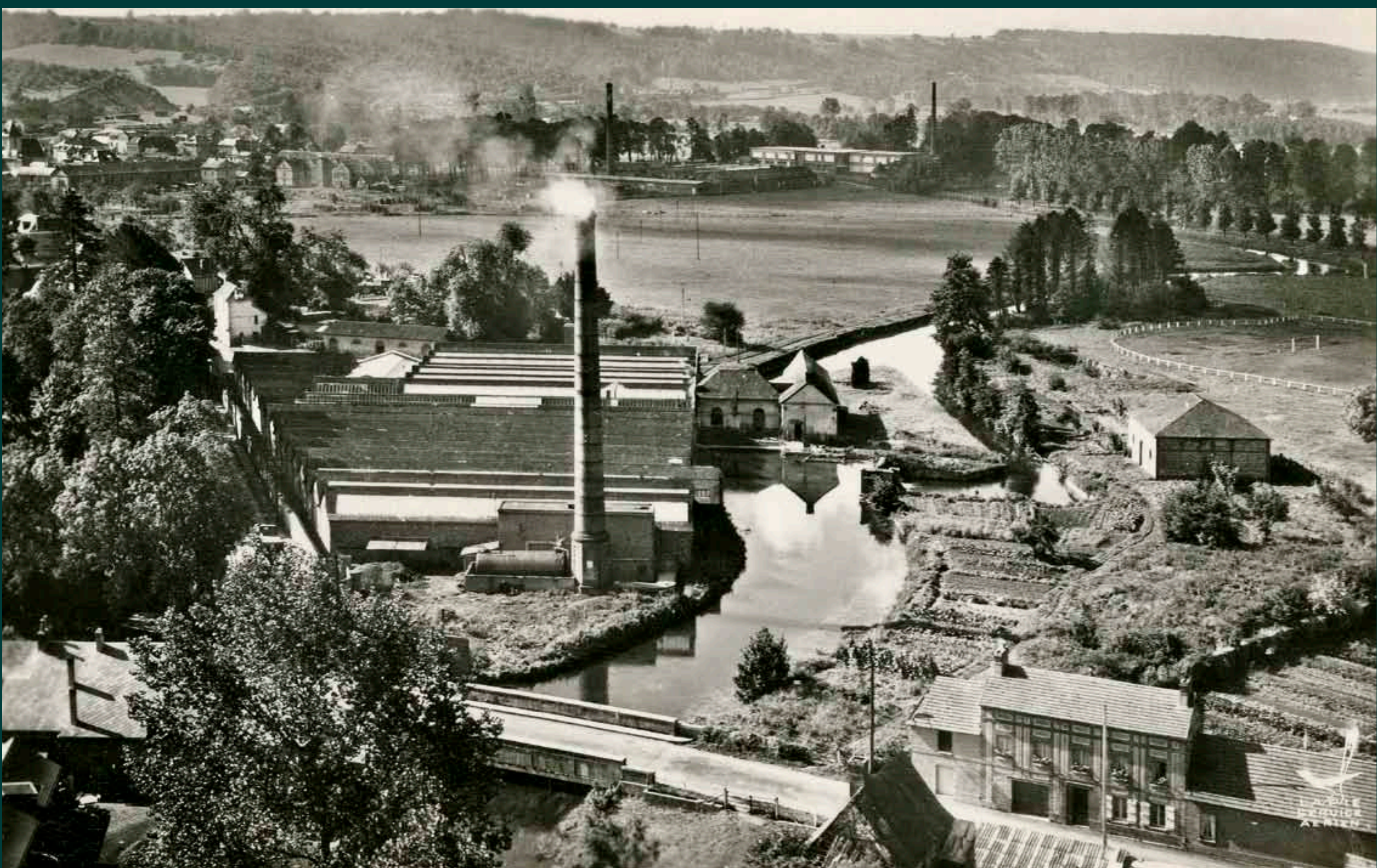


Vestiaires de la filature.
En 1923, la filature et le tissage du Pont des jardins occupaient près de 320 personnes.

FILATURE DU PONT D'ANDELLE

En 1822, Jean Chardon rachète au fabricant de draps Louis Flavigny, une propriété traversée par l'Andelle sur laquelle se trouvent trois moulins (un à blé, deux à foulon) et fait construire à leur côté, une filature de coton à étages. En 1825, Charles Hommais rachète le site et confie à Félix Granger l'exploitation de l'usine. Les bénéfices tirés de cette location lui permettent, en 1840, d'investir dans la construction d'une seconde filature de coton, également à étages et qu'il confie aussi à un exploitant, M. Marchandon. Ces deux filatures emploient 200 personnes et totalisent 17 000 broches, en 1867. Pour entraîner leurs machines, elles utilisent exclusivement l'énergie de l'Andelle. Ce n'est qu'en 1875 que des machines à vapeur sont installées pour suppléer les roues hydrauliques en place.

En 1877, Félix Granger rachète les deux filatures à la veuve Hommais. Elles deviennent, en 1880, la propriété de la famille Peynaud suite au mariage de Céline Granger et Armand Peynaud. En 1895, ce dernier fait édifier, en remplacement des deux usines, une filature de coton moderne que l'on voit encore aujourd'hui. La famille Réquillard, issue du patronat textile de la région lilloise, rachète l'usine en 1939 et poursuit son exploitation sous la raison sociale « Anciens établissements Peynaud » jusqu'en 1986.



Vue aérienne de la filature, vers 1950.



Vue de la filature depuis l'Andelle.
En 1895, Armand Peynaud confie la conception de sa nouvelle filature à deux architectes, MM. Damiancourt et Ragaine et les travaux à un entrepreneur, M. Lefebvre. Les noms du maître d'ouvrage et des maîtres d'œuvre ainsi que la date de construction sont gravés sur la base de la cheminée.

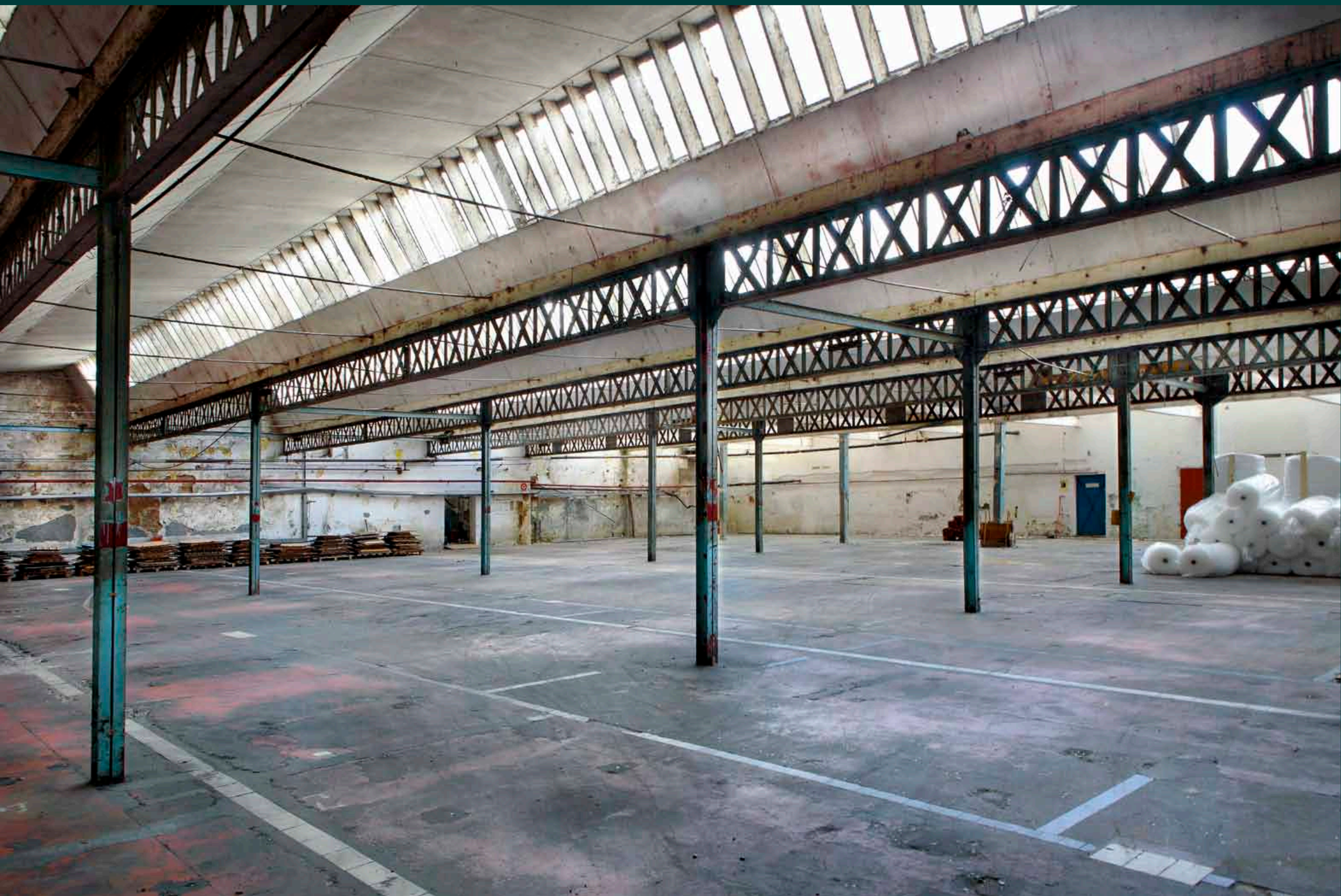


Ateliers et bâtiment de la turbine.
Le bâtiment de la turbine, à cheval sur la rivière, est accolé aux ateliers pour faciliter la distribution de la force motrice jusqu'aux machines.

Salle de la machine à vapeur et cheminée de l'usine.
À partir de 1875, la filature Peynaud utilise conjointement l'énergie thermique et l'énergie hydraulique pour faire mouvoir ses machines. Si sa machine à vapeur a disparu aujourd'hui, sa turbine est toujours en place et en état de marche. Il s'agit d'une turbine de type Kaplan à quatre hélices orientables, dont on peut faire varier le pas pendant le fonctionnement. Son rendement énergétique est donc très élevé même pour des débits d'eau variables. C'est la seule turbine de ce type recensée dans le bassin de l'Andelle.

Vue intérieure du bâtiment en sheds.

Les architectes chargés de la conception de la filature en 1895, proposent une usine tout en rez-de-chaussée, couverte d'une toiture en sheds (dents de scie), dont une pente est aveugle et l'autre vitrée. Ce système de couvrement, mis au point en Angleterre dans les années 1820, ne se diffuse véritablement en France qu'à partir des années 1870. Il permet, grâce à un éclairage zénithal (vitrage en toiture), la construction d'ateliers de très grande superficie. En effet, quelle que soit l'emprise au sol du bâtiment, la lumière naturelle arrive partout dans l'atelier.



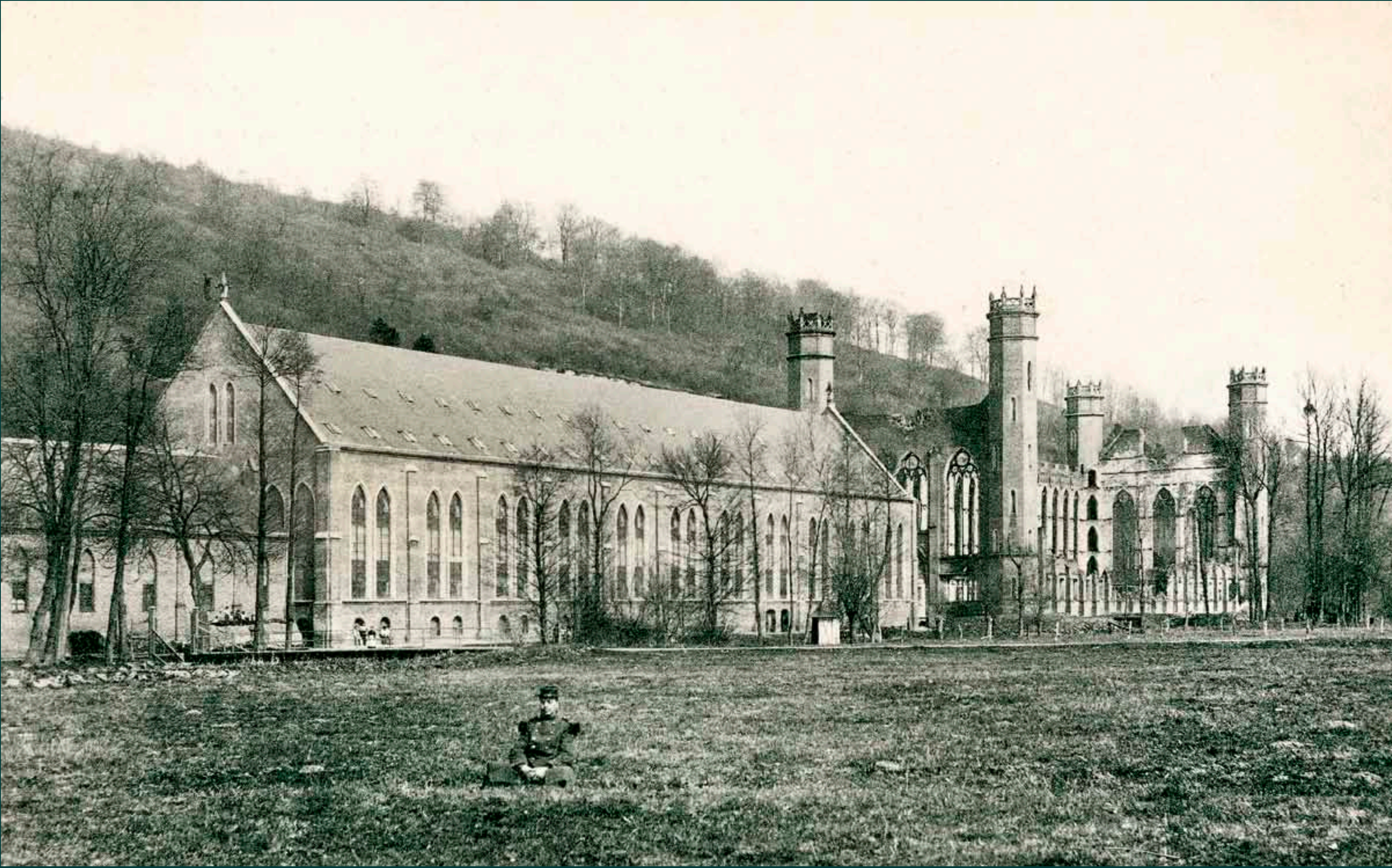


Pont-Saint-Pierre. Filature Levasseur.
En 1861, au moment de son inauguration, tout le monde dans la région parle de la filature Levasseur. Dans la presse, les superlatifs abondent. Les journalistes la décrivent comme un « monument de l'industrie », une « usine colossale » unique en France. Louis Passy, alors député de l'Eure, va plus loin : cette usine écrit-il est « un monument tel que l'Europe n'en connaît aucun de semblable ». Il n'a pas tort.

FILATURE LEVAVASSEUR

En 1858, le baron Charles Levavasseur fait construire, non loin des ruines de l'abbaye de Fontaine-Guérard, une filature de coton en tout point exceptionnelle. Ses dimensions sont monumentales (96 m de longueur, 26 m de largeur et 36 m de hauteur). Sa capacité de production et ses machines modernes en font une des usines les plus puissantes de l'époque (elle peut produire 4 tonnes de fil par jour). Enfin, sa forme inspirée de l'architecture religieuse néo-gothique est particulièrement remarquable. C'est en effet une véritable cathédrale de l'industrie que Charles Levavasseur fait bâtir à Pont-Saint-Pierre. L'usine est inaugurée en 1861. Le coût de sa construction s'élève à 3,5 MF. Une somme colossale pour l'époque !

Malheureusement, dès sa mise en activité, l'usine joue de malchance : la concurrence des cotonnades anglaises puis l'arrêt des importations de coton américain suite à la guerre de Sécession lui interdisent de fonctionner à plein régime. Une grande partie des machines reste à l'arrêt et seulement 150 ouvriers sont embauchés, contre les 600 prévus. Lorsque le contexte économique se rétablit enfin, un accident dévastateur survient : le dimanche 23 août 1874, un incendie se déclare dans les combles. En quelques heures, tous les planchers s'effondrent, les machines sont détruites, l'usine est en ruine. C'est ainsi qu'on la voit encore aujourd'hui.



Carte postale, vers 1915.



Rosace, décor de la petite filature.
Avec ses contreforts, ses hautes baies ogivales, ses rosaces, ses balustrades en pierre de taille ornées de décors quadrilobés... la filature Levavasseur ressemble plus à une cathédrale qu'à un lieu industriel.



Vue des vestiges la grande filature depuis l'intérieur.
La filature Levavasseur est détruite par un incendie en 1874, 13 ans après sa mise en activité. La malchance n'est pas seule à l'origine de ce sinistre. Prodiges sur l'apparence de son usine, Charles Levavasseur délaisse paradoxalement l'aspect technique du bâtiment. Il opte pour un système constructif tout en bois (poteaux, poutres, planchers), alors que l'emploi de la fonte réputée *fireproof* (résistante au feu) se généralise. Une conséquence impardonnable, dans un contexte où le feu est le premier fléau des usines textiles !



Vue des vestiges de la grande filature depuis le canal d'aménée.
La filature Levavasseur utilise conjointement l'énergie thermique fournie par deux machines à vapeur et l'énergie hydraulique de l'Andelle pour entraîner une turbine hydraulique de 200 chevaux. Cette dernière est alimentée par un immense canal de 10 à 15 m de large et de 500 m de long.



Vue intérieure d'une tour servant de cage d'escalier.



Entrée d'une tour servant de cage d'escalier.
Quatre tours monumentales de forme octogonale encadrent la filature. Trois d'entre elles servent de cages d'escalier, la quatrième dissimule astucieusement la cheminée de l'usine.

FILATURE LEVAVASSEUR

Après l'incendie de l'usine-cathédrale, la production est transférée dans la petite filature, construite dans son prolongement et assez similaire dans sa forme. L'activité y perdure à moindre échelle jusqu'en 1946, date à laquelle un incendie la détruit à son tour. Ce sinistre entraîne la fermeture définitive du site puis sa vente par les héritiers Levavasseur.

En 1995, l'Etablissement Public de la Basse-Seine rachète le site, engage des travaux de consolidation et de défrichage sur les bâtiments et le revend au département de l'Eure en 1999. Depuis cette date, face à l'intérêt croissant du public pour le patrimoine industriel, nombre de projets ont été envisagés pour mettre en valeur ce lieu unique en France : aménagement paysager, mise en lumière, espace d'exposition, lieu d'événements artistiques...

Outre les vestiges de l'usine-cathédrale, le site comprend les ruines de la petite filature attenante, un bâtiment de stockage (dit bâtiment de l'horloge), le bâtiment des moteurs Diesel (dit bâtiment des machines) et une centrale hydroélectrique tous deux édifiés dans les années 1920, la maison du directeur et quelques petites maisons ouvrières en bande.



Vue du bâtiment des moteurs Diesel.

En 1923, Jacques Levavasseur succède à son père Charles-Arthur à la tête de l'entreprise et fait construire, pour alimenter en énergie sa filature, un bâtiment dédié aux moteurs Diesel et une centrale hydroélectrique. L'énergie thermique jugée trop dangereuse est définitivement abandonnée.



Vues intérieure du bâtiment des moteurs Diesel.



Vestiges de la petite filature.

Bien que dénommée la petite filature, ses dimensions ne sont pas si modestes : elle mesure à l'origine 96 m de long (mais sera tronquée d'un tiers), 20 m de largeur et 24 m de hauteur. Épargnée par le feu en 1874, elle se relève d'un second incendie en 1913 et succombe au troisième en 1946.



Canal d'aménée et vannes d'alimentation de la centrale hydroélectrique.

Elle est équipée d'une turbine tourbillon à hélices d'une puissance de 1 200 000 kWh qui fonctionne toujours.



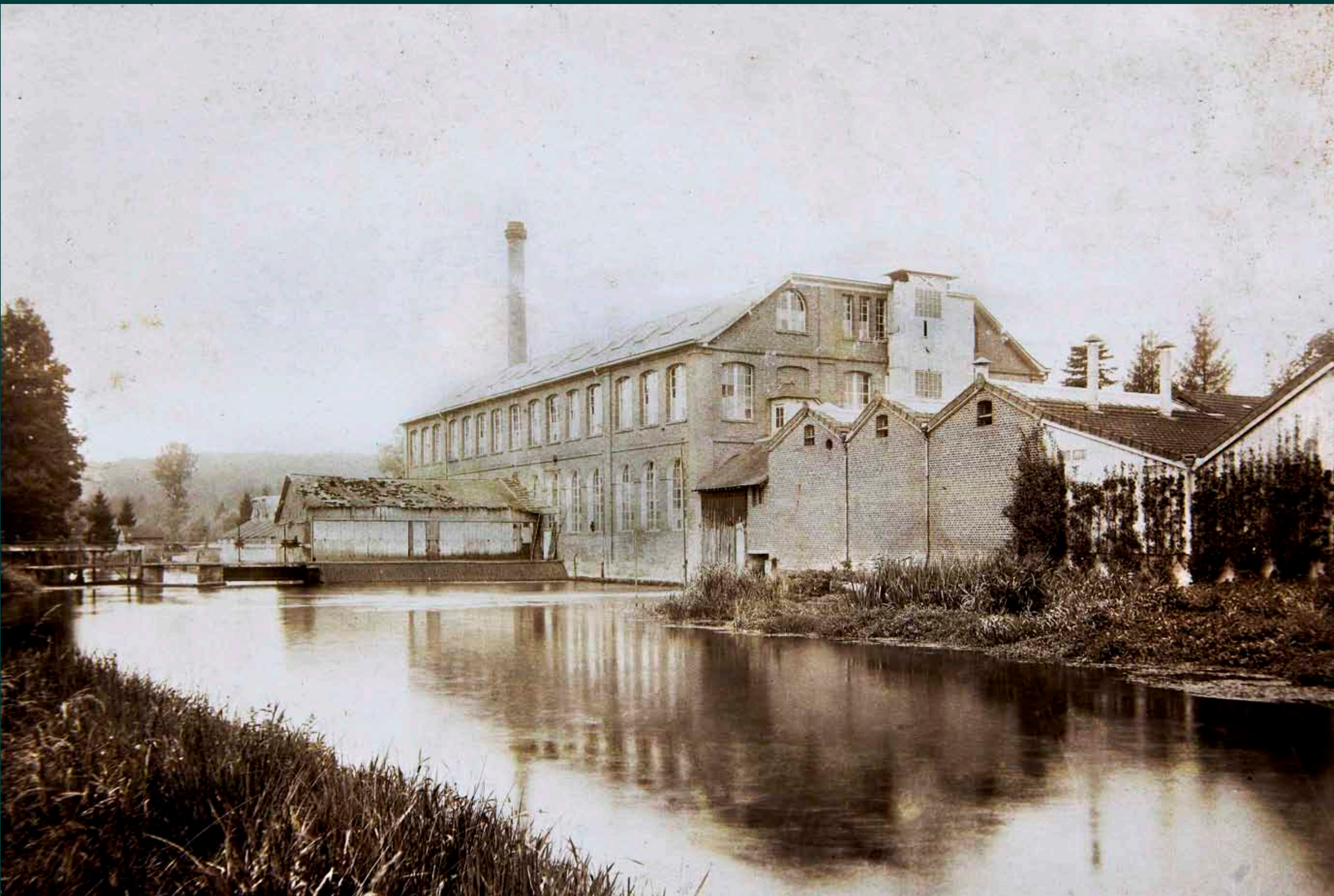
Le logement du directeur de l'usine.

FILATURE PUIS TISSAGE LE DÉLUGE

Cette filature de coton, implantée au lieu-dit le Déluge, est construite en 1845 par M. Belot à l'emplacement d'un moulin à blé. L'usine est alimentée en énergie par deux roues hydrauliques qui entraînent les machines installées à chaque étage. La crise cotonnière des années 1860 met fin à l'activité de filature. L'usine reste en chômage quelques années puis est reconvertie au tissage du coton en 1871 par M. Boulanger.

Pour les besoins de son activité, ce dernier engage d'emblée de lourds travaux d'extension : de nouveaux ateliers en rez-de-chaussée et toiture en sheds (dents de scie) sont construits dans le prolongement de l'ancienne filature à étages et une machine à vapeur complète les roues hydrauliques en place. Avec un équipement de 260 métiers à tisser et un effectif de 300 ouvriers, l'usine Boulanger est au début du XX^e siècle l'un des puissants tissages de la vallée. Y sont produit des tissus-nouveautés (à la mode) destinés à la confection. En 1907, l'ouverture de la ligne Charleval-Serqueux lui permet d'expédier sa production par la gare de Perriers-les-Hogues.

Le tissage ferme à la fin des années 1950 et en 1962 la société Dylbo Steel Wool reprend le site pour y fabriquer non plus du textile mais de la laine d'acier à partir de fil déjà tréfilé. Entre 2000 et 2016, une partie de l'usine est utilisée comme entrepôt par le groupe Copirel-Epéda.



Vue de l'usine, vers 1900.
On distingue à l'arrière-plan, la cheminée de l'usine aujourd'hui disparue. À partir des années 1870, quand l'activité et la mécanisation s'intensifient, beaucoup d'industriels de la vallée ont recourus à l'énergie thermique produite par une machine à vapeur. Pour autant l'énergie hydraulique n'est pas abandonnée. Pour preuve, en 1923, Georges Boulanger remplace les deux roues de son usine par deux puissantes turbines.



Affiche de l'exposition universelle et internationale de Bruxelles de 1910.
Au moment où les établissements Georges Boulanger y participent, la société dispose de deux magasins de vente pour commercialiser ses tissus réputés pour leur qualité, en France comme à l'étranger : l'un à Rouen, boulevard des Belges, l'autre à Paris, rue Réaumur.



Vue aérienne du site, photo Marius Biot.
Cette photographie permet de comprendre l'implantation du site sur le cours d'eau et d'identifier ses différentes phases de construction. Les bâtiments primitifs, identifiables par leur toiture grisée sont ceux de l'ancienne filature et de ses annexes (bâtiments du moteur hydraulique et de la machine à vapeur). Les ateliers construits en 1871, au moment où la filature est transformée en tissage, sont reconnaissables par leur toiture en tuile de couleur orange. L'usine a doublé de surface lors de ce changement d'activité.



Vue aérienne de l'usine, photo Marius Biot.
Le bâtiment à étages est celui de l'ancienne filature. Bien que le lieu soit dédié au travail, son architecture en brique avec des baies en arc plein cintre est particulièrement soignée. Le bâtiment construit sur le canal de dérivation est celui des turbines hydrauliques.



Vue intérieure de l'ancienne filature au moment où elle était utilisée comme lieu de stockage par le groupe Copirel-Epéda.
On distingue parfaitement le système d'assemblage poteaux-poutres en bois qui constitue l'ossature de cette filature édifiée en 1845.

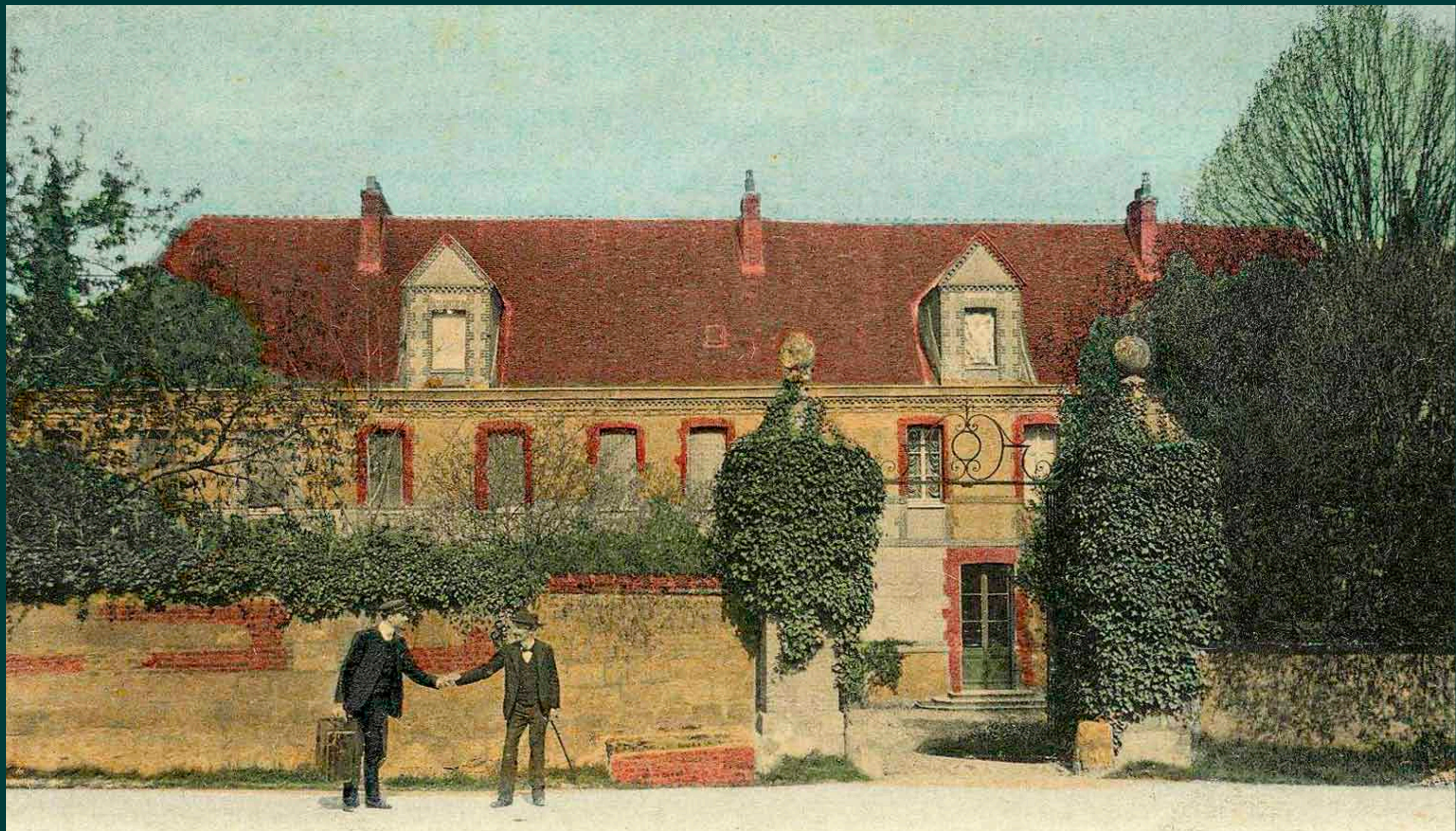
INDIENNERIE GOUTAN

La fabrication d’indiennes, ces toiles de coton sur lesquelles étaient imprimés des motifs colorés, démarre dans le bassin de l’Andelle, dans les années 1780. D’importants établissements, spécialisés dans la production de mouchoirs imprimés et de tissus d’ameublement s’implantent sur le cours de l’Andelle et de la Lieure, utilisant la rivière pour ses propriétés physiques, notamment pour les opérations de lavage et de teinture, mais aussi comme force motrice pour actionner les cylindres d’impression qui font leur apparition au début du XIX^e siècle.

La manufacture Goutan établie à Lyons-la-Forêt de 1793 à 1848 est l’une d’elles. Y sont fabriquées des toiles imprimées comptant parmi les plus belles de l’époque, dont de précieux échantillons sont toujours conservés à la mairie de Lyons-la-Forêt.



Portrait de Louis Nicolas Goutan fondateur de la manufacture d’indiennes de Lyons-la-Forêt, vers 1820.
Ancien ouvrier d’une fabrique d’indiennes de Rouen, il fonde en 1793 sa propre entreprise à Lyons-la-Forêt, avec l’aide de ses neveux également formés aux métiers des indiennes qu’il emploie comme dessinateur, coloriste, graveur sur cuivre et imprimeur.
Le travail en famille est alors monnaie courante dans cette industrie de savoir-faire, car il assure la protection des secrets de fabrication.



Vue de la façade principale de l’ancienne usine, vers 1900.



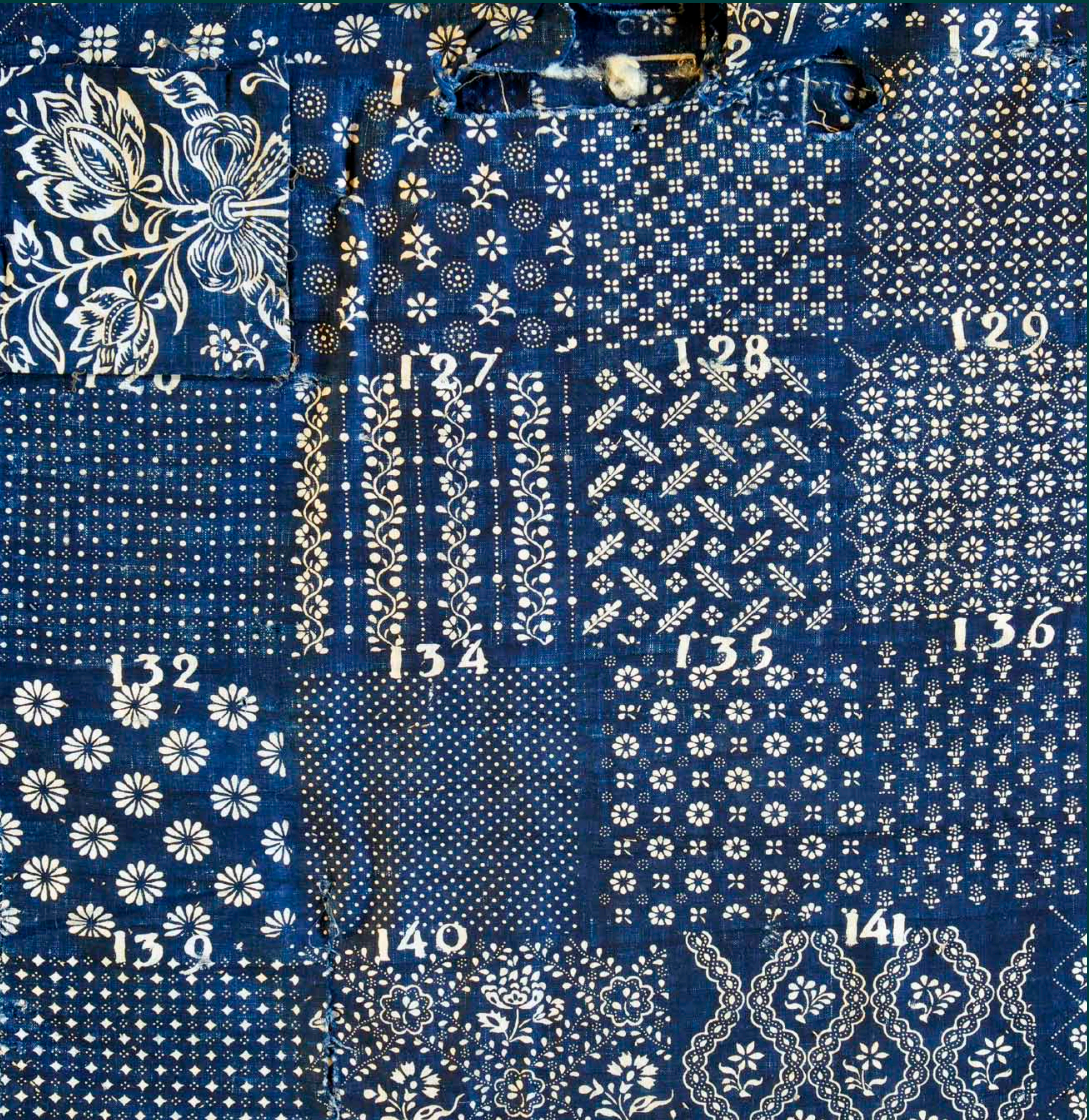
Ancien couvent des Cordeliers transformé en fabrique d’indiennes.

Lorsqu’il s’installe à Lyons, Louis Nicolas Goutan s’exonère de la longue et coûteuse construction d’une usine. Il rachète pour la somme de 14 500 francs le couvent des Cordeliers, installé dans l’église conventuelle (aujourd’hui détruite) ses tables d’impression et utilise les prés en pente mitoyens pour le séchage des toiles.
En 1803, la manufacture Goutan emploie 220 ouvriers et produit 10 000 pièces de coton imprimées par an.



Planche d’impression, fin XVIII^e siècle.

Avant que s’impose, vers 1840, l’impression « mécanique » au cylindre (utilisant des rouleaux de cuivre), les indiennes sont imprimées manuellement à l’aide de planches en bois gravées.



Patchwork de coupons d’indiennes imprimés à la planche et numérotés pour servir de catalogue, 1798.

Pour les teintés bleues, la manufacture Goutan utilise de l’indigo importé des Indes et pour les rouges la garance, plante dont la culture se développe en France au XIX^e siècle.

Indienne représentant une scène de chasse, début XIX^e siècle.

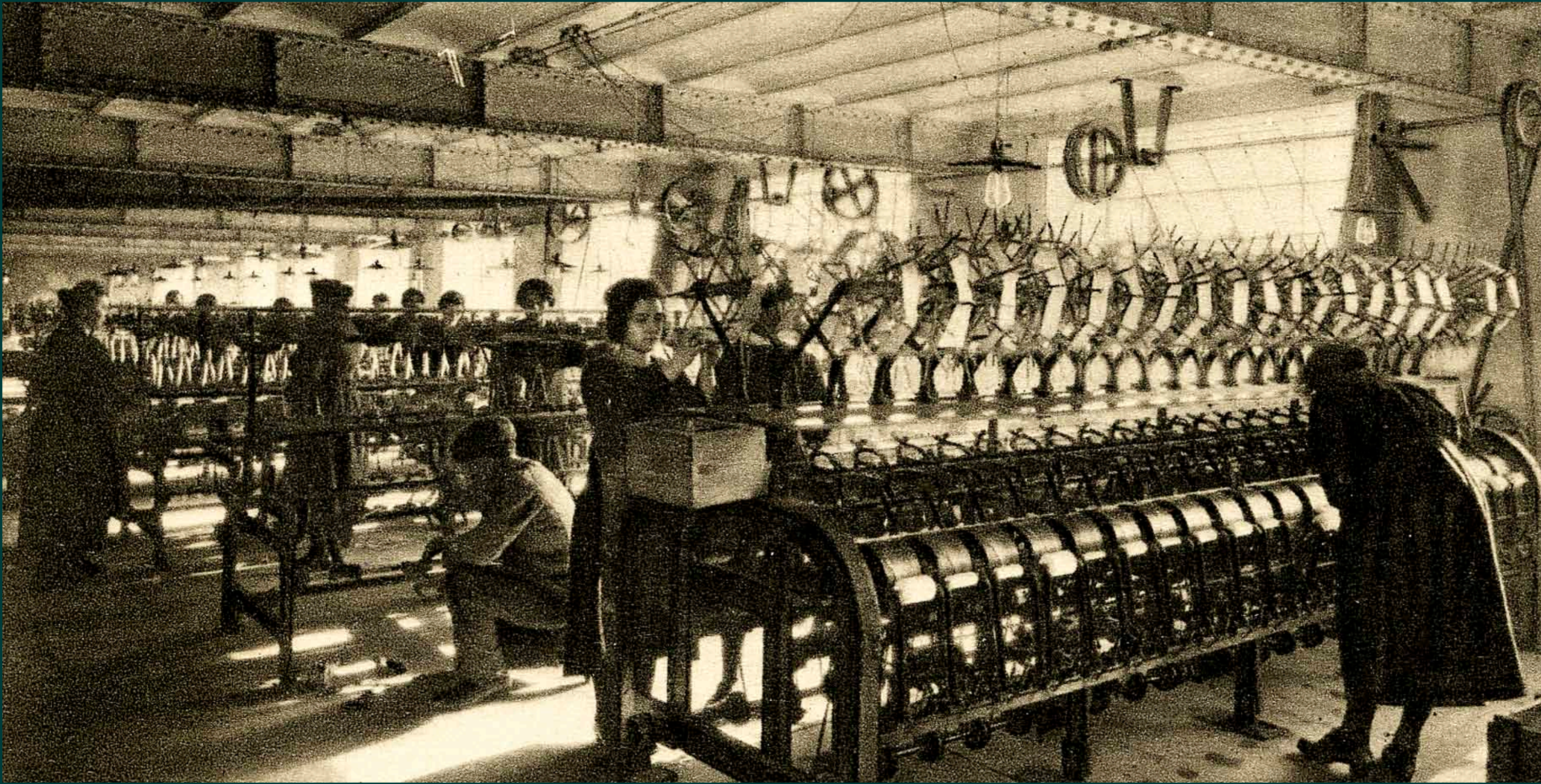
Indienne représentant une scène de jardin oriental, début XIX^e siècle.

La manufacture Goutan excelle dans une gamme de colons et de motifs très variés figurant des scènes de la vie quotidienne, historiques ou mythologiques. En 1819, ses tissus imprimés sont présentés à l’Exposition des produits de l’industrie française qui se tient au palais du Louvre, où elles rencontrent un vif succès. Ce sont des étoffes routeuses destinées à la décoration des intérieurs bourgeois.

MÉTIERS DU TEXTILE

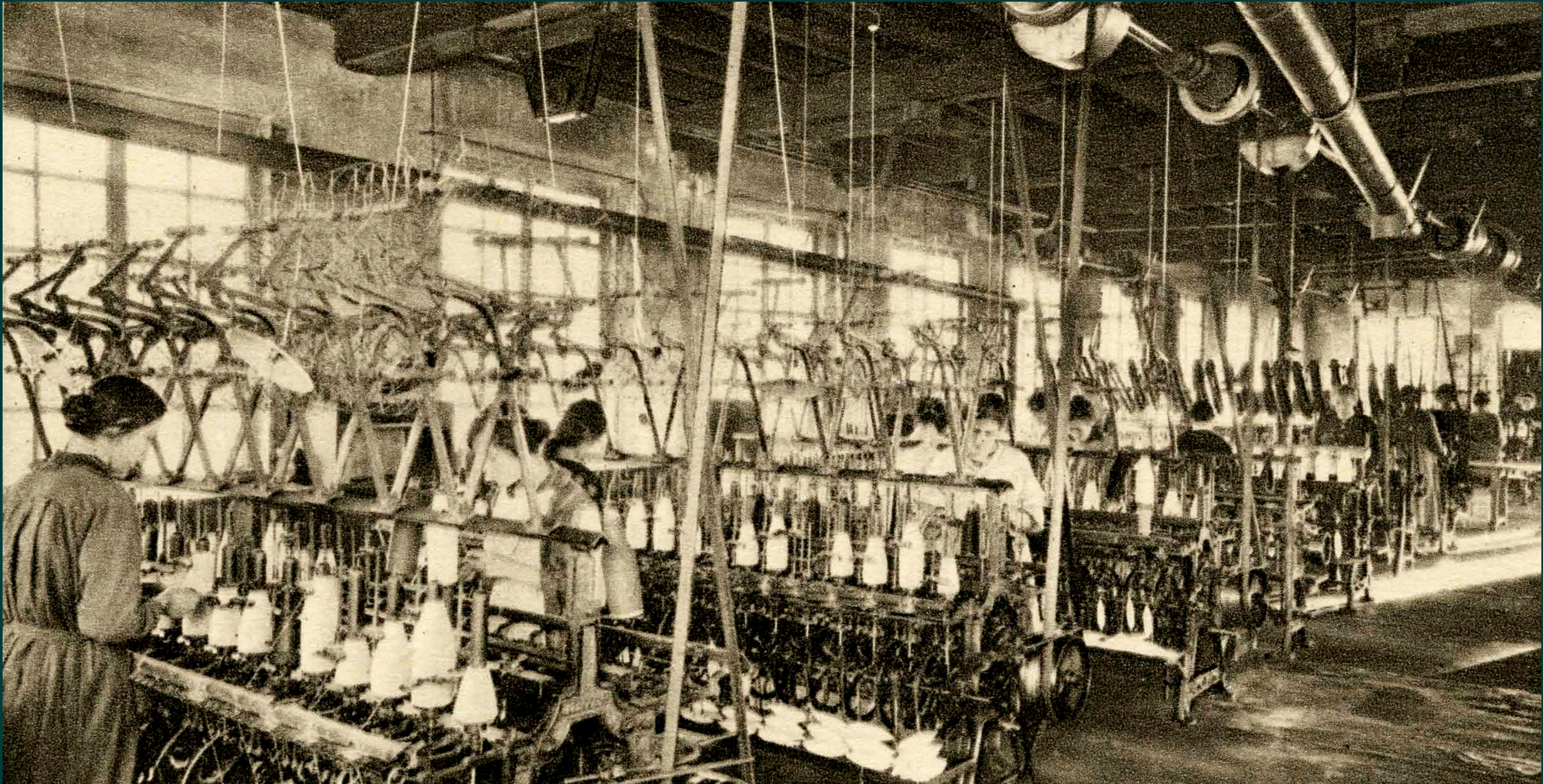
En 1860, au plus fort de l'activité cotonnière, la partie aval de la vallée de l'Andelle comprise entre Perruel et Romilly compte 26 filatures et 6 tissages. Toutes ces usines textiles emploient à elles seules près de 2 500 personnes, soit un tiers de la population locale : des hommes mais aussi des femmes et des enfants recrutés pour leur rapidité et leur dextérité. Leur sont reversées les tâches subalternes les plus fastidieuses et les moins bien payées. Les hommes occupent quant à eux les postes les plus qualifiés et à responsabilité. Les conditions de travail sont pour tous très difficiles en raison du bruit, de la poussière, de l'humidité et du temps passé à l'usine : pas moins de 12 heures par jour au XIX^e siècle !

Les représentations d'ouvriers et d'ouvrières dans leur environnement de travail sont extrêmement rares. Ces images sont extraites d'une série de cartes postales éditées vers 1920 par la société Neyret qui exploite à Fleury-sur-Andelle un tissage de Jersey, étoffe utilisée pour la fabrication d'articles de bonneterie.



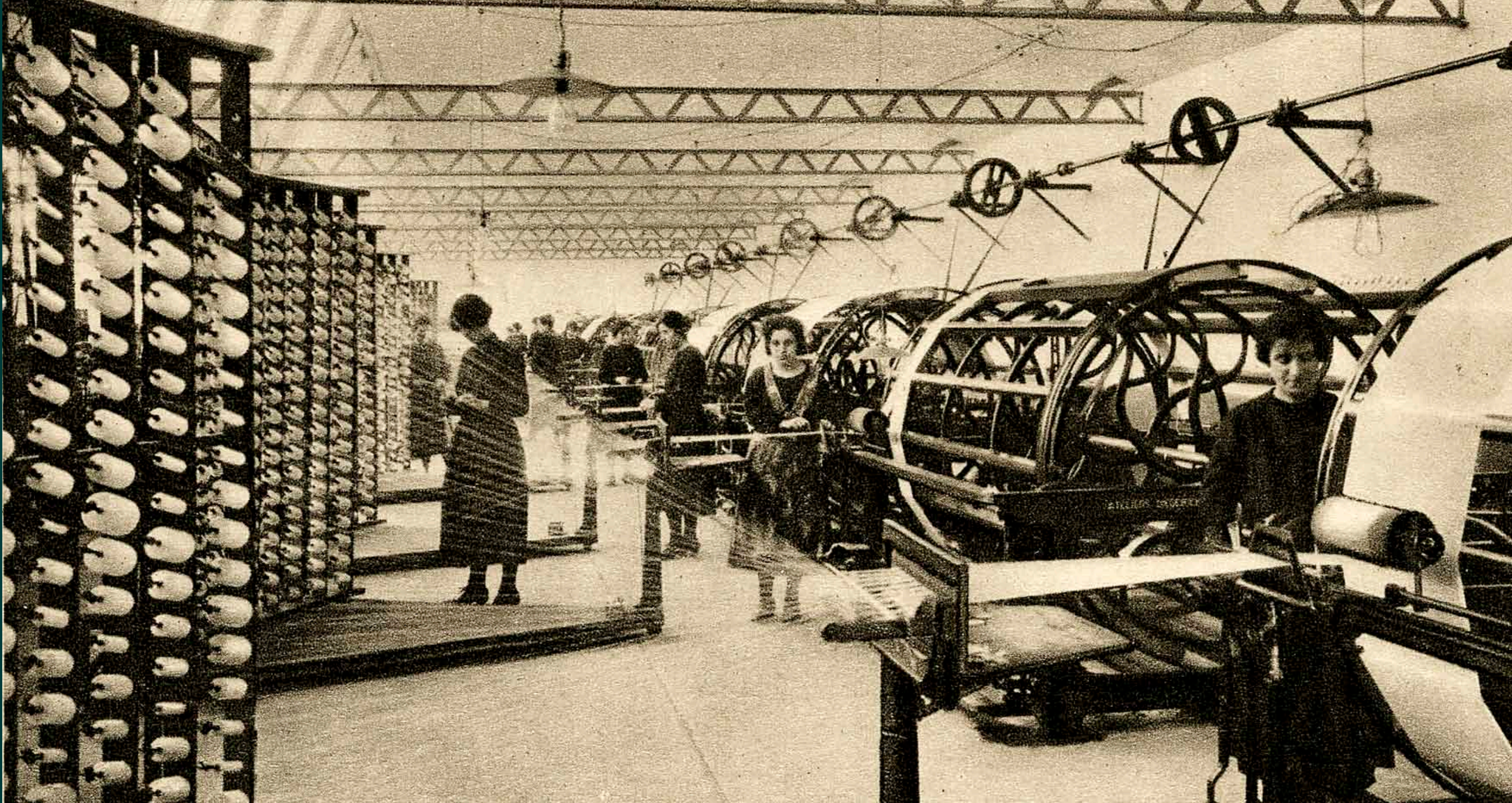
Fleury-sur-Andelle. Usine de Jersey Neyret, atelier de dévidage, vers 1920.

Opération préparatoire au tissage, le dévidage consiste à confectionner des écheveaux à partir des bobines sur un dévidoir. C'est un travail réservé aux femmes appelées les dévideuses.



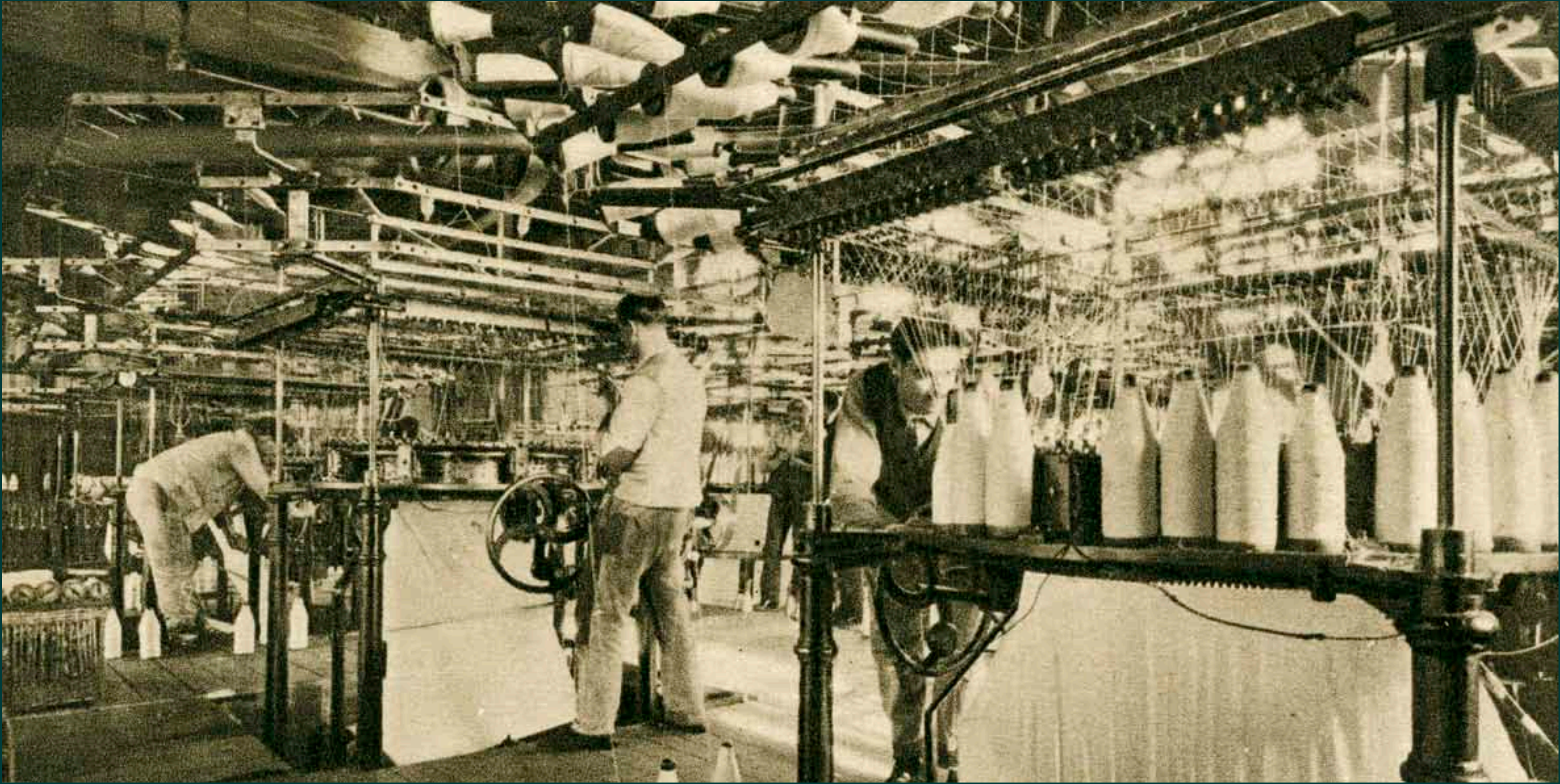
Fleury-sur-Andelle. Usine de Jersey Neyret, atelier de bobinage, vers 1920.

Opération préparatoire au tissage, le bobinage consiste à transférer le fil d'une bobine sur une autre plus adaptée aux métiers à tisser. Cette opération simple et répétitive est également réservée aux femmes. Les bobineuses, c'est ainsi qu'on les appelle, sont chargées de surveiller l'enroulage à toute allure du fil autour de la bobine, de couper le fil quand la bobine atteint le diamètre voulu et de remettre une nouvelle bobine, etc...



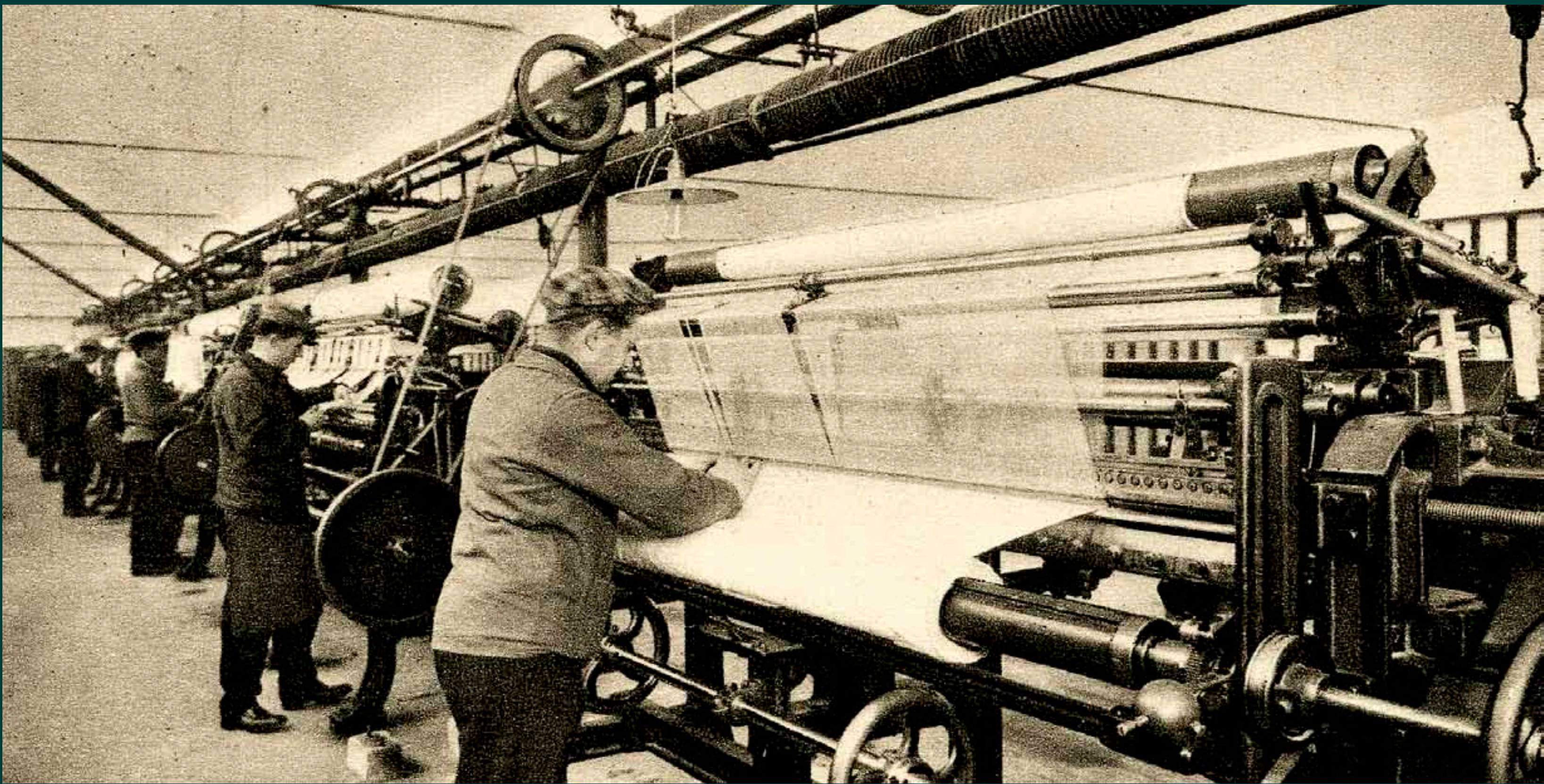
Fleury-sur-Andelle. Usine de Jersey Neyret, atelier d'ourdissage, vers 1920.

Opération préparatoire au tissage, l'ourdissage consiste à enrouler les fils des bobines placées sur le râtelier (à gauche) sur un tambour (à droite) afin qu'ils aient la même longueur et la même tension. C'est ainsi qu'on prépare les fils de chaîne qui forment la trame du tissu. L'ourdissage est lui aussi effectué par des femmes, les ourdisseuses.



Fleury-sur-Andelle. Usine de Jersey Neyret, atelier de tissage, métiers à bobines multiples, vers 1920.

Quels que soient les modèles des métiers à tisser, seules des machines construites en fonte pouvaient supporter les chocs dus à la propulsion des bobines.



Fleury-sur-Andelle. Usine de Jersey Neyret, atelier de tissage, métiers à grande production, vers 1920.

Le tissage est généralement confié aux hommes.

USINES TEXTILES DISPARUES

Le déclin du textile au XX^e siècle et surtout au lendemain de la Seconde Guerre mondiale se traduit par de nombreuses fermetures d'usines. Certaines retrouvent rapidement des activités de substitution et accueillent des entreprises de métallurgie, de mécanique, de chaudronnerie, d'équipements automobiles, de cartonnerie...

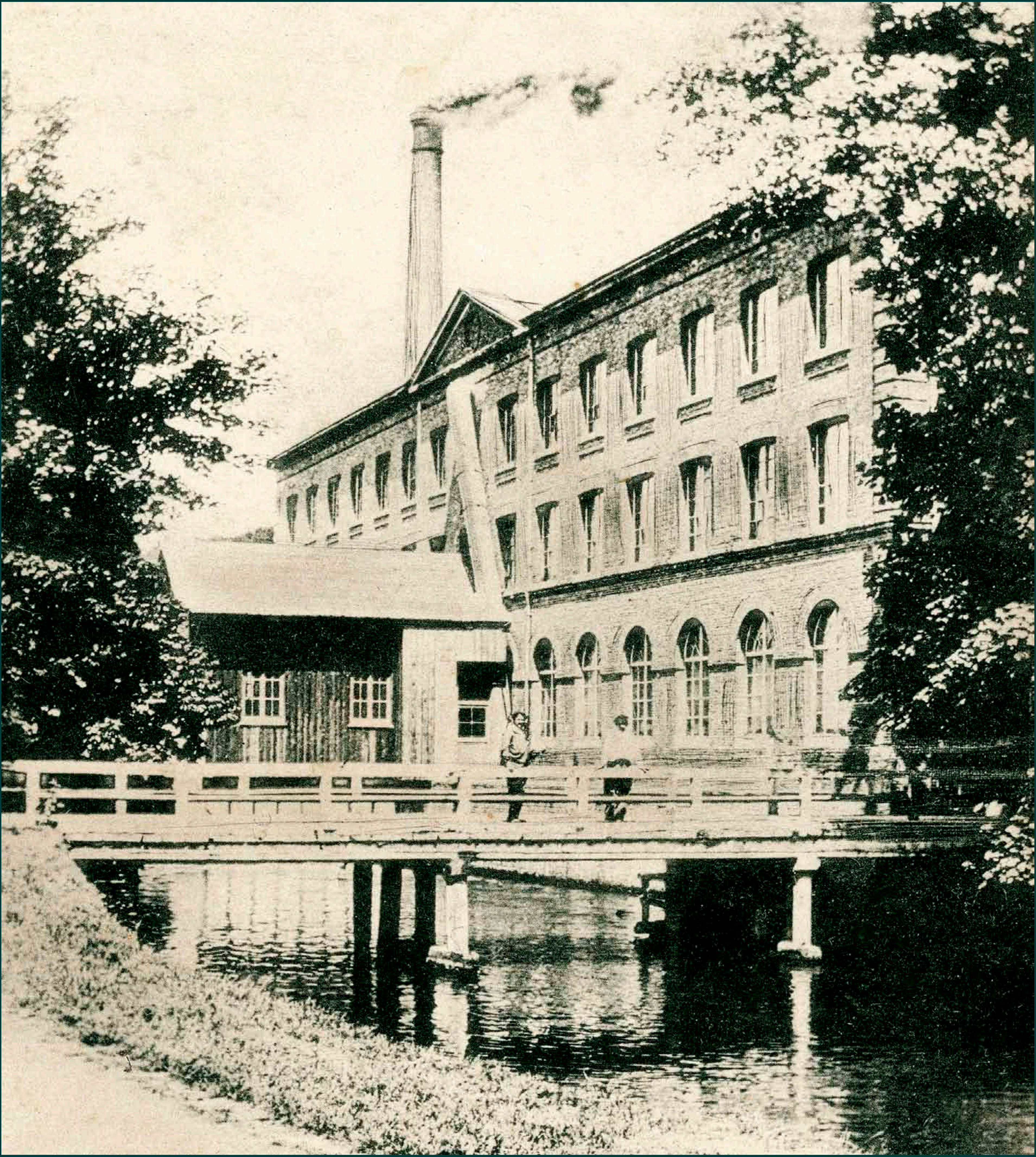
Mais de nombreux sites trop vétustes, difficiles d'accès ou jugés inadaptés du fait de leur architecture à étages (c'est le cas des filatures toutes bâties sur le même modèle constructif et étonnamment ressemblantes) ne trouvent pas repreneurs. Ceux-ci sont finalement détruits, définitivement gommés du paysage. Par chance, les documents d'archives et les photographies anciennes permettent de conserver la mémoire de ces usines textiles qui ont très fortement marqué l'histoire de la vallée.



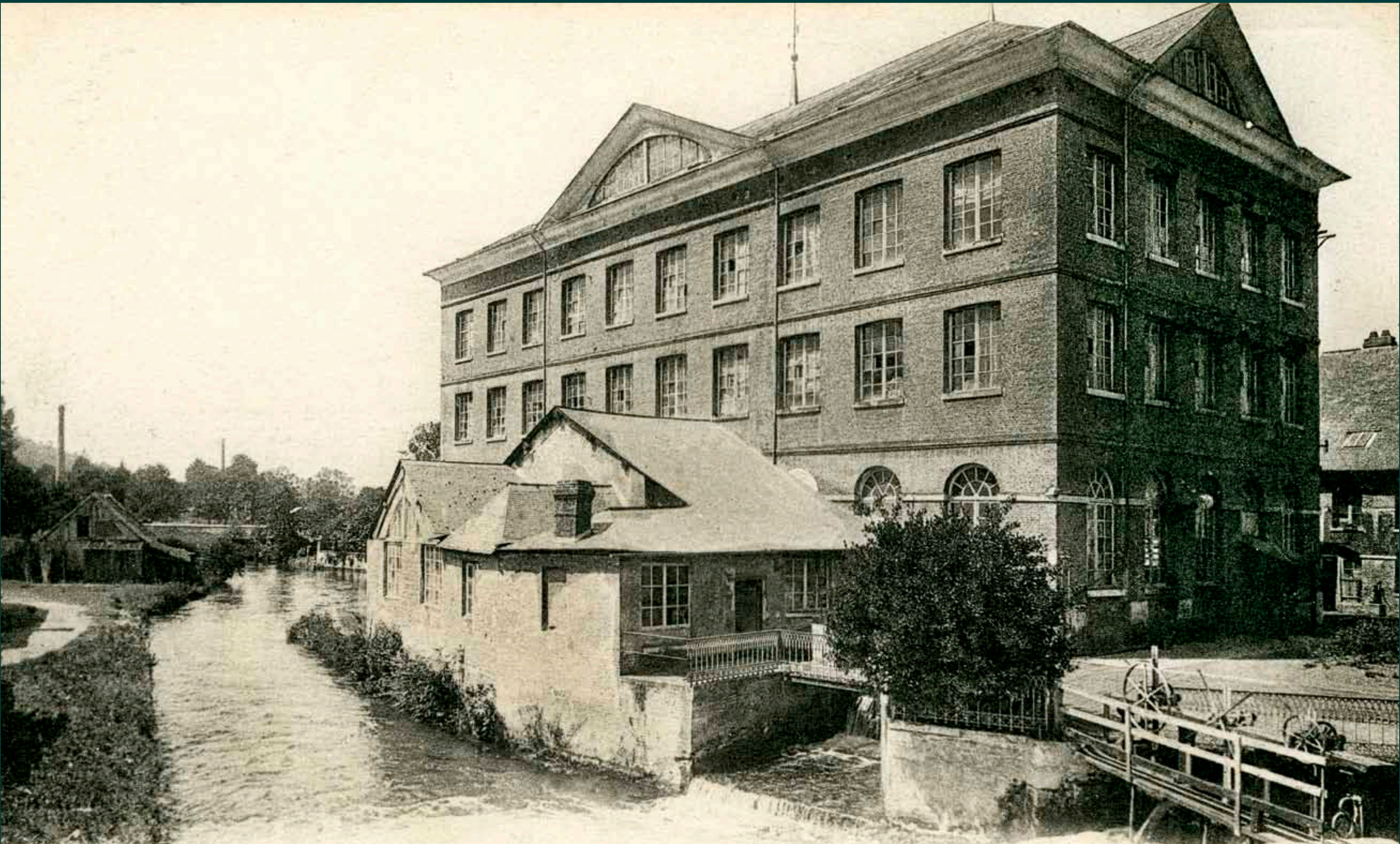
Pont-Saint-Pierre. Filature Mignot.
Construite en 1816, transformée en usine de baleines de corne pour robes et corsets à la fin du XIX^e siècle, elle est détruite au début des années 1960 lorsque la société Dosapro spécialisée dans la fabrication des pompes doseuses s'installe sur le site.



Charleval. Indienne Victor Crépet.
Construite en 1830, transformée en fabrique de casquettes de 1865 jusqu'au début des années 1930, elle est détruite en 1955 pour laisser place à une petite cité pavillonnaire dénommée la cité des Casquettes.



Vascœuil-Perruel. Filature la Blanche.
Construite en 1835 par Antoine Hain, revendue à Edouard Quesnel en 1841 et exploitée par Augustin Pouyer-Quertier à partir de 1855, elle est détruite au début des années 1950.



Fleury-sur-Andelle. Filature Bourdelle.
Construite en 1825 à l'emplacement d'une filature incendiée, reconverte au tissage de Jersey en 1900, elle est détruite par un incendie en 1968 alors qu'elle était utilisée comme fabrique de meubles.



Perruel. Filature les Cables.
Construite en 1840 par Jacques Grimaux, transformée en fabrique d'écrous et de rayons de bicyclettes par la société Robergel après la Seconde Guerre mondiale, elle est abandonnée en 1986 et détruite en 1992.



Ménesqueville. Filature Viel, également appelée la Grande filature.
Construite en 1823, transformée en scierie en 1925, puis en usine de tissage du lin en 1948, elle est détruite en 1965 lorsque un danois, Anders Abildgaard rachète le site pour y installer une pisciculture.

INDUSTRIES DU BOIS ET DU MÉTAL

Le travail du bois est une activité traditionnelle du bassin de l'Andelle, étroitement liée à la proximité de la forêt de Lyons et au flottage du bois sur la Lieure et la basse Andelle autorisé jusqu'en 1835.

Pratiquée très longtemps par des ouvriers travaillant à leur compte de façon artisanale et dispersée, l'activité se concentre et s'industrialise à la fin du XIX^e siècle. Des scieries, des menuiseries, des saboteries mécanisées reprennent les chutes et bâtiments des moulins à blé ou des filatures désaffectés. D'autres s'installent par commodité près de la voie ferrée.

La filière décline à partir des années 1950 et une seule usine est créée après cette date : celle de déroulage de bois, délocalisée en 1961 de Courbevoie (région parisienne) à Radepont, à la suite de l'aménagement du site de la Défense.

Le travail du métal est tout aussi ancien sur le territoire, également lié à la forêt de Lyons qui lui offre les ressources en combustible dont il a besoin avant l'utilisation du charbon. Au XVI^e siècle, la présence de hauts fourneaux est attestée au nord de la vallée, dans le pays de Bray où le sol est riche en minerai de fer.

Deux siècles plus tard, en 1768, une fonderie d'or, recyclant les rebuts d'orfèvrerie, est établie brièvement sur l'Andelle, à Charleval. Mais l'industrie métallurgique se développe véritablement à la fin du XVIII^e siècle avec la création, en 1782, des prestigieuses Fonderies de Romilly. Avec sept unités de production établies sur l'Andelle, c'est alors la plus grande usine de cuivre laminé du royaume. Elle produit les plaques servant à renforcer les coques des navires de la marine royale. Matières premières et produits finis transitent par la Seine. Après sa faillite en 1896, la tradition métallurgique se poursuit au XX^e siècle avec la délocalisation, dans la basse Andelle, de plusieurs usines : bouclerie, usines de selles de vélos et de jouets, taillanderie, fonderie d'acier... Ces deux dernières sont encore en activité et jouissent d'une réputation internationale dans leur domaine d'activité.



BOUCLERIE NICOLAS-TURQUAIS

En 1912, les établissements Lucien Nicolas fondés deux ans plus tôt à Raucourt (Ardennes) et spécialisés dans la petite métallurgie s'installent à Pont-Saint-Pierre, sur le site de l'ancienne filature de l'Ermitage implantée sur le bras du Barbeau, pour y produire des boucles et des chaines en fer, cuivre et acier.

Durant la Grande Guerre, les gros besoins de l'armée en ferrures de harnachement favorisent le développement de l'entreprise. L'usine tourne à plein régime. Pour faire face à la demande qui ne cesse de progresser, la société engage, en 1920, des travaux d'extension de l'usine et annexe le moulin du Barbeau qu'elle exploite comme atelier de polissage et tréfilerie.

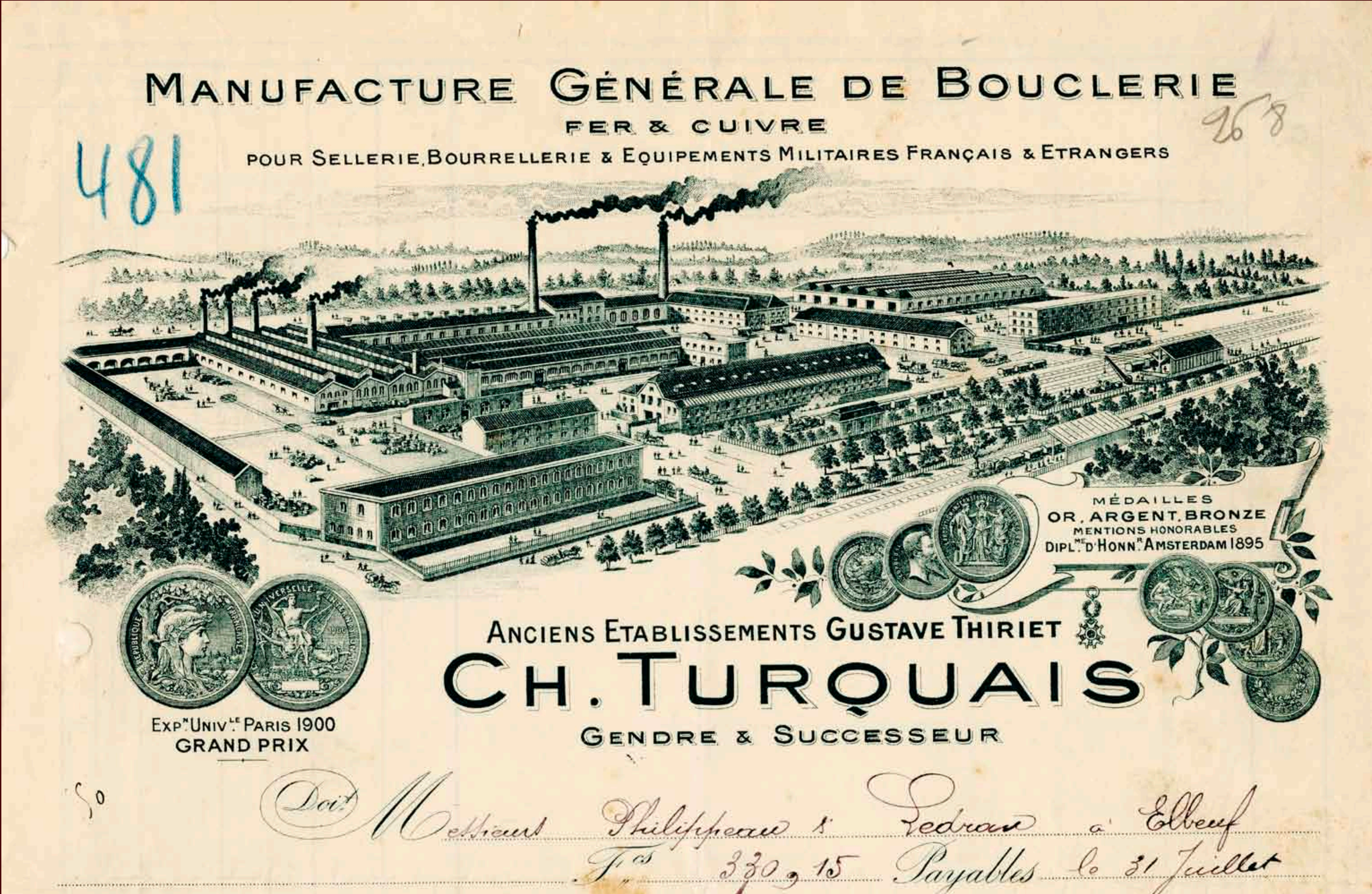
En 1931, Henri Turquais rachète l'usine de l'Ermitage pour y poursuivre la même activité. Mais la vétusté des bâtiments et la diversification de la production après la Seconde Guerre mondiale nécessitent la reconstruction complète de l'usine en 1969-70.

Les établissements Turquais ferment en 1974 et l'usine est reprise par la société Boulangeot, spécialisée dans la fabrication de menuiseries.

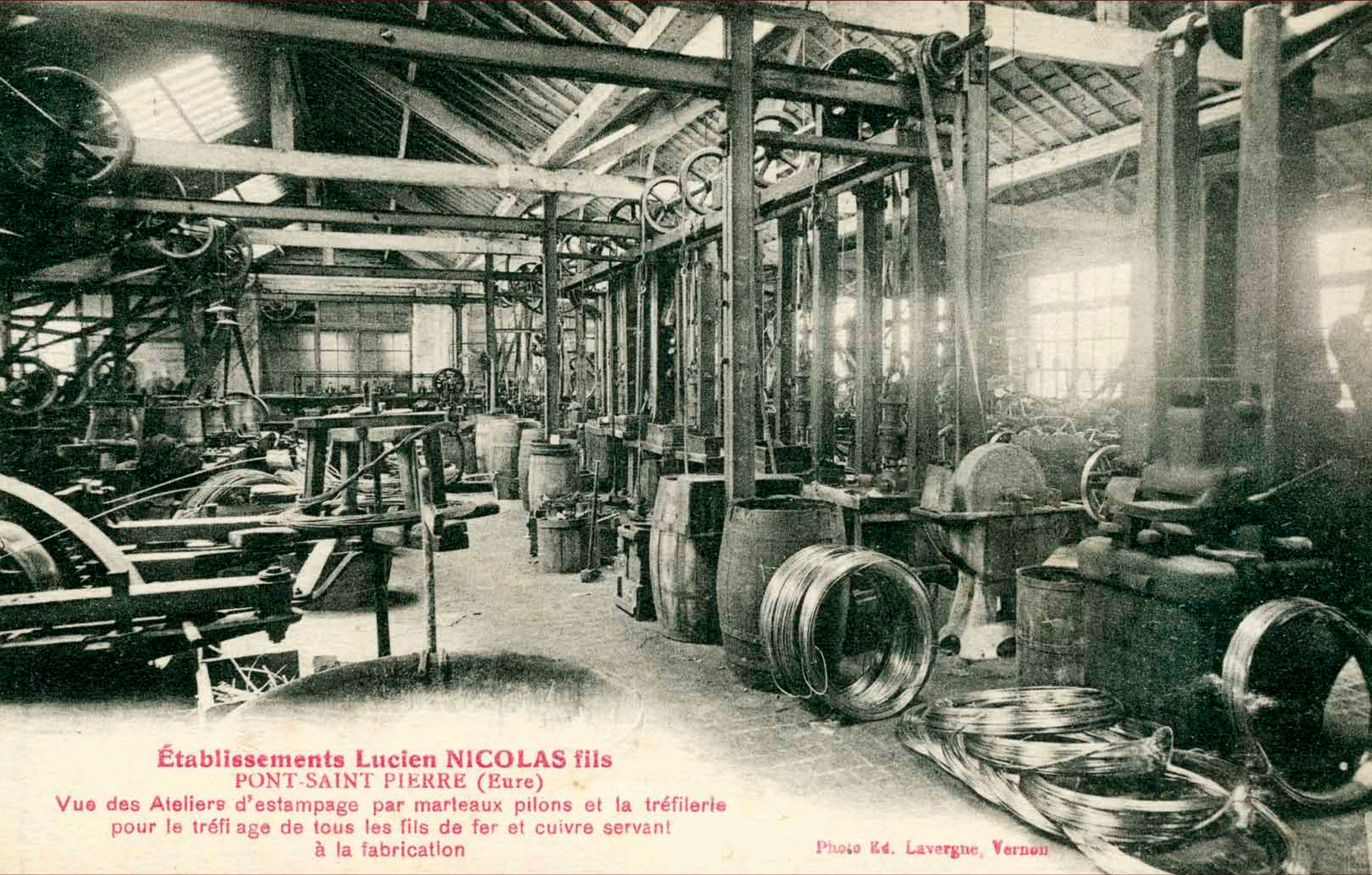


En-tête de lettre des établissements Lucien Nicolas fils, 1913.
Comme beaucoup de patrons d'industrie, Lucien Nicolas aura également des fonctions municipales : il sera maire de Douville-sur-Andelle de 1919 à 1944.

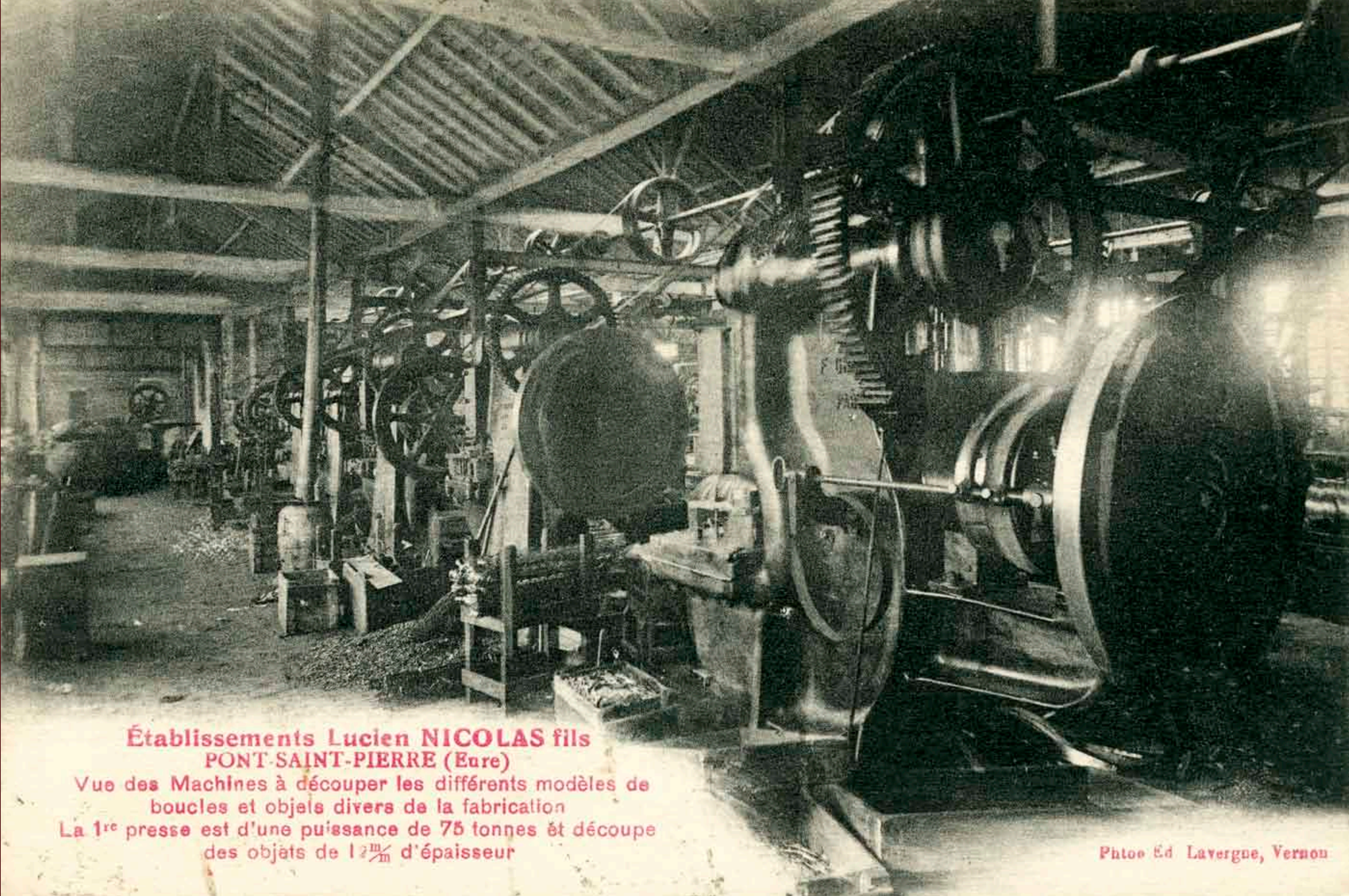
Entrée de l'usine Lucien Nicolas fils, carte postale, vers 1920.
En 1923, la société Nicolas emploie 100 ouvriers, dont 35% de femmes. Elle comprend deux unités de production : l'usine principale, dite de l'Ermitage que l'on voit ici et le moulin du Barbeau, un ancien moulin à foulon de Pont-Saint-Pierre dont ils ne sont que locataires. La première est alimentée par une turbine de 20 cv et une machine à vapeur de 130 cv. Cette dernière est installée en 1920 lorsque de nouveaux ateliers sont édifiés.



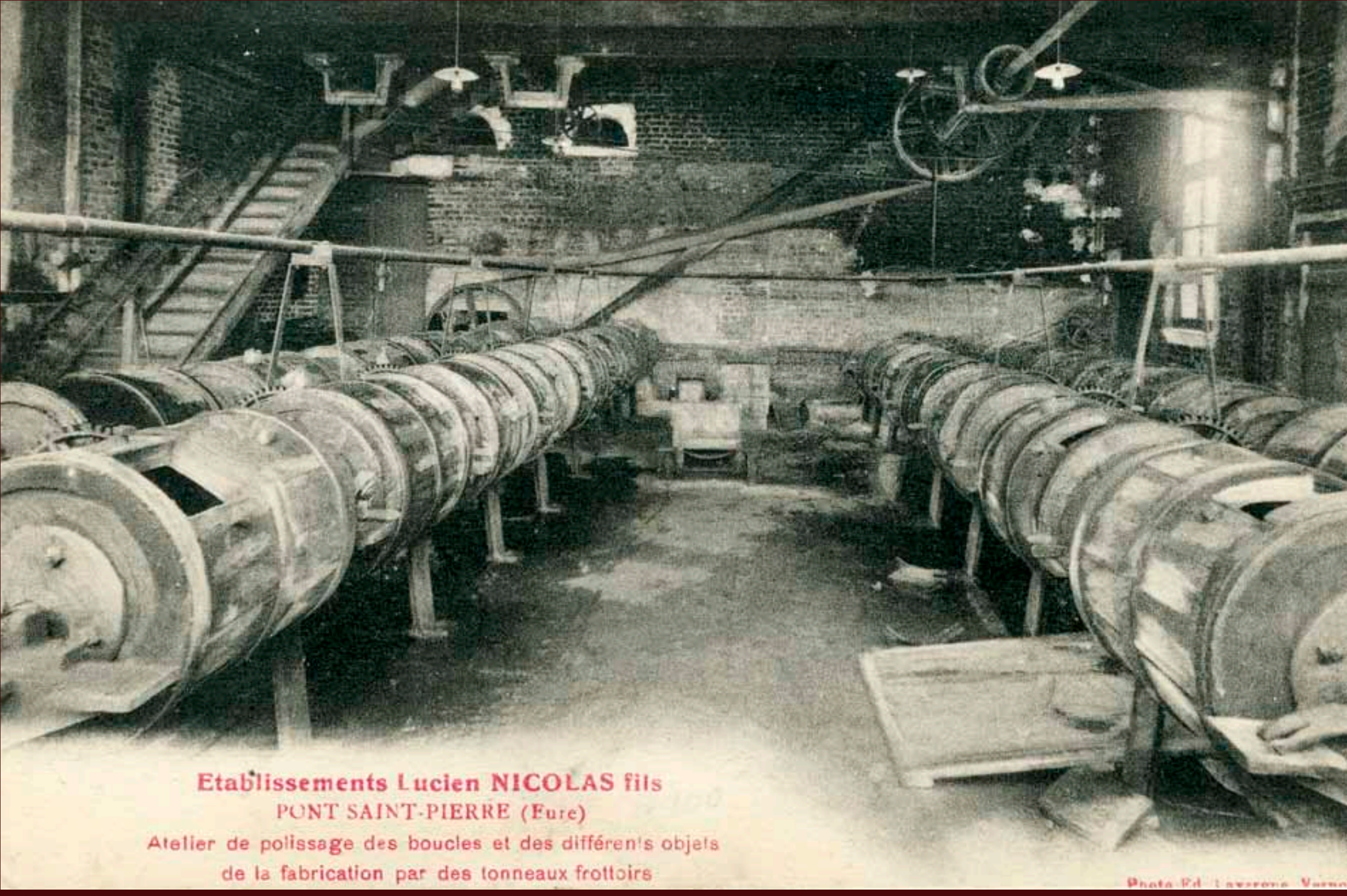
En-tête de lettre des établissements Turquais, vers 1935.



Ateliers d'estampage et de tréfilerie, carte postale, vers 1920.
Toutes les étapes de transformation des métaux sont réalisées sur le site : découpage, tréfilage, étamage, polissage, recuit, décapage, vernissage, nickelage, argenture...



Atelier de découpage, carte postale, vers 1920.
L'usine dispose d'un puissant outillage composé de 200 machines spéciales permettant de fabriquer plus de 500 000 boucles et anneaux par jour.



Atelier de polissage, carte postale, vers 1920.
Le polissage des chaines et des boucles est effectué au moulin du Barbeau, le second site de production de l'entreprise. Grâce à sa roue hydraulique de 45 cv, il sert d'atelier de polissage pendant la nuit et de tréfilerie pendant le jour.



Production des établissements Turquais, vers 1960.
Les principaux articles fabriqués dans les établissements Nicolas puis Turquais sont : les boucles et anneaux pour la sellerie, la carrosserie et l'automobile, les boucles et agrafes pour la confection et la mercerie et les boucles pour les ceintures et les chaussures...

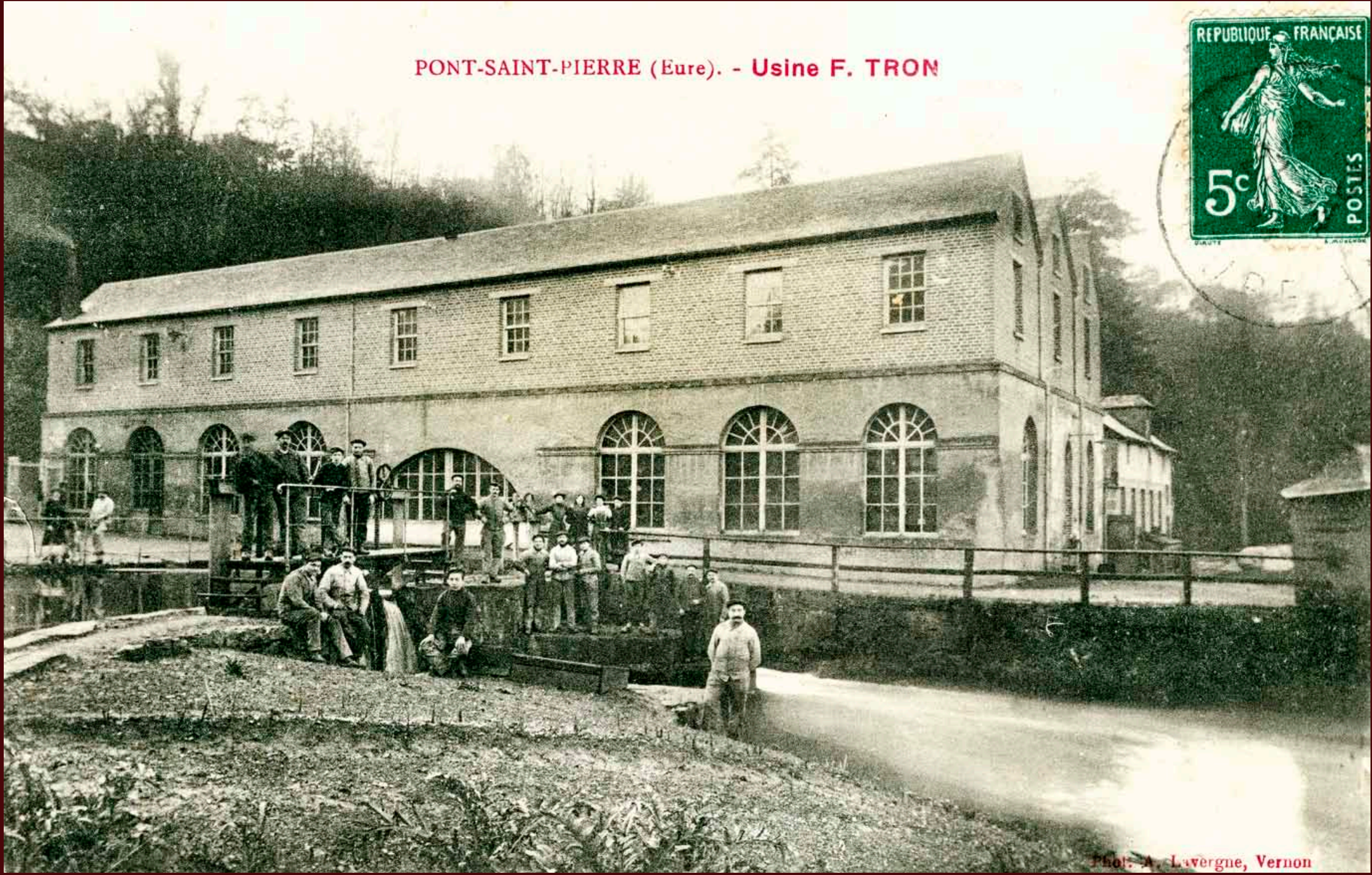
USINE DE SELLES TRON & BERTHET

En 1899, face au succès de son entreprise de sellerie « La Selle Idéale » établie à Paris, Jean-François Tron décide de s'implanter à Pont-Saint-Pierre pour faciliter le développement de son activité. Il rachète l'ancienne filature Mignot fondée en 1815 et y transfère ses ateliers.

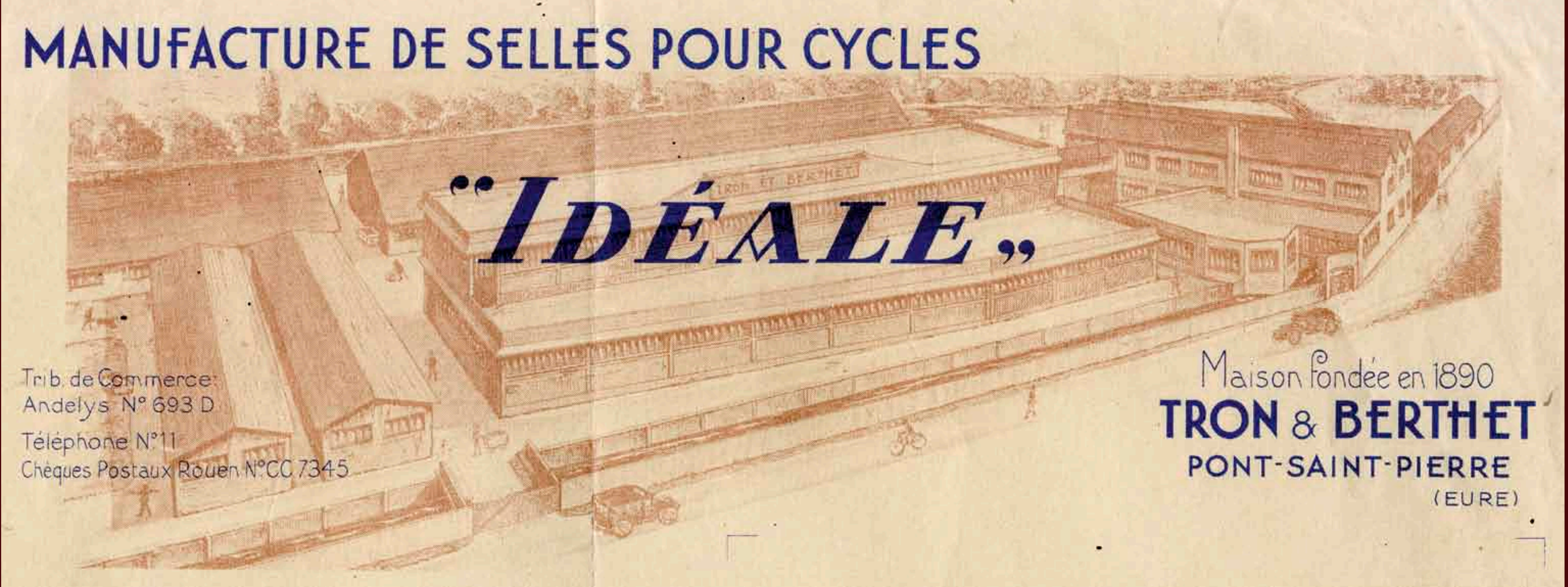
La production de selles prend un vif essor durant la Grande Guerre avec les commandes de l'armée. Les bénéfices permettent à Jean-François Tron de renouveler son parc de machines et d'agrandir son usine en 1926. La production passe à 200 000 selles par an.

En 1931, l'entreprise est reprise par ses enfants, Jean et Jeanne. Cette dernière est mariée à Marcel Berthet, célèbre dans le monde du cyclisme pour avoir remporté à trois reprises le record du monde de l'heure. Sa notoriété rejaillit sur l'activité de l'entreprise. L'usine est à son apogée. Elle emploie 300 personnes et produit 500 000 selles par an.

Bien que mondialement reconnue pour la qualité de ses produits, l'entreprise Tron et Berthet décline durant les années 1970 face à la concurrence des selles étrangères, moins chères. En 1972, elle n'emploie plus que 60 personnes. Malgré les tentatives de diversification, l'usine ferme définitivement au tournant des années 1980.



Carte postale vers 1920.
L'ancienne filature hydraulique Mignot rachetée par J.-F. Tron en 1899 et transformée en usine de selles pour vélo.



En-tête de papier à lettre, 1934.
Les nouveaux ateliers construits en 1926 triplent la superficie de l'usine. Le site est toujours alimenté par l'énergie hydraulique de l'Andelle qui entraîne une turbine, mais l'extension du parc de machines nécessite le renfort de moteurs Diesel.



Vue générale de l'usine.
A gauche, l'ancienne filature hydraulique, à droite les ateliers édifiés en 1926. Ces derniers consistent en de vastes halles de plein-pied construites en béton. Pour sa production de selles, l'usine Tron et Berthet utilisait du cuir tanné et de l'acier fon forgé et en fil. Ces matériaux, produits localement, étaient transformés à l'aide de presses à découper, à emboutir et autres machines spéciales.



Buvard publicitaire, vers 1950.
« La Selle Idéale » était le nom de l'entreprise de sellerie fondée par Jean-François Tron en 1890. Ce nom deviendra la marque des selles produites à Pont-Saint-Pierre et vendues dans le monde entier. A partir des années 1930, le catalogue de l'entreprise propose plus de 80 références de selles (émaillées, nickelées, cadmiées ou chromées), pour bicyclettes, vélos de course, vélomoteurs et motos.

USINE DE JOUETS EURÉKA

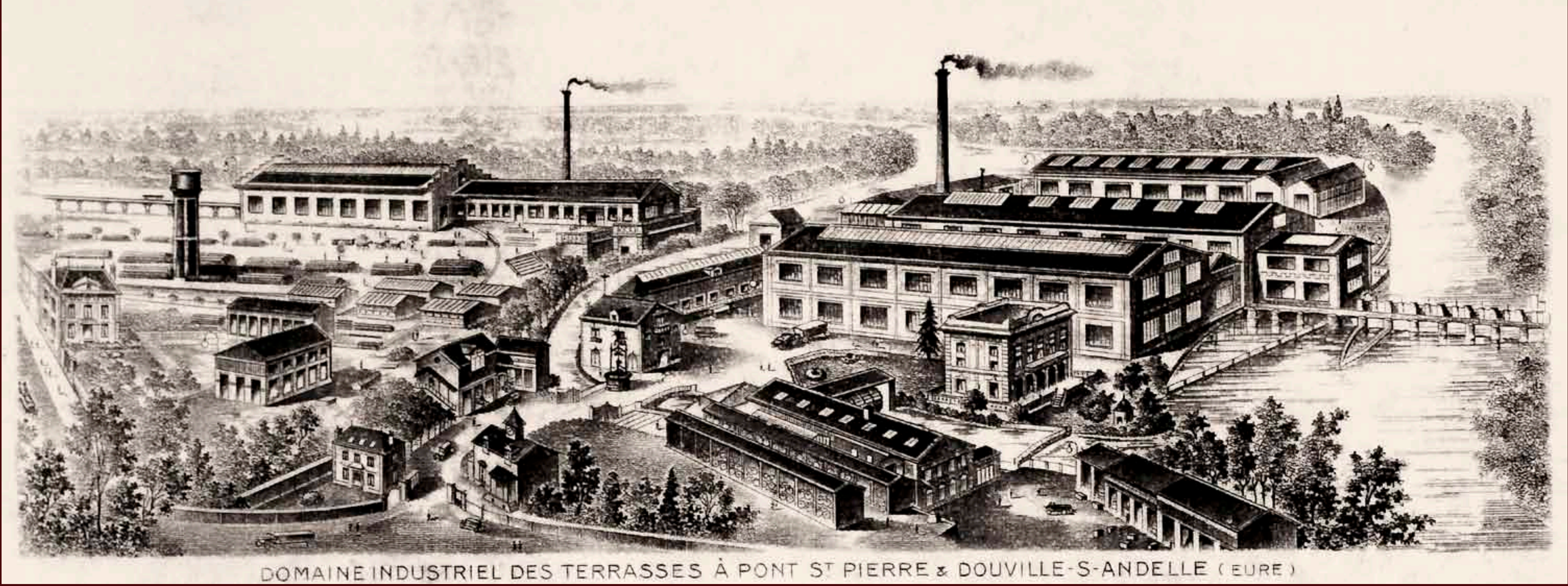
En 1904, Henri Kratz-Boussac fondateur de la société « Les inventions pratiques » (renommée « Les inventions nouvelles ») et de la marque Eureka créée en 1883, transfère son usine de jouets, établie à Eu, dans la vallée de l'Andelle. Il y trouve toutes les conditions réunies pour développer son activité : énergie hydraulique, main d'œuvre, bâtiments disponibles, matières premières (bois de la forêt de Lyons et pièces métalliques produites dans l'Eure...), proximité de Rouen et de Paris où la société conserve son siège social et son magasin de vente.

Il rachète à Douville le domaine des Terrasses comprenant une île formée par les bras de l'Andelle. Là, se trouvent les vestiges d'une filature incendiée et les anciens moulins de Bacqueville et du Chapitre dont il peut réutiliser les chutes. L'usine est édifiée la même année en réutilisant les bâtiments existants. Les jeux de tirs, pistolets et carabines à fléchettes ou à air comprimé constituent l'essentiel de la production.

En 1924, le succès des voitures à pédales requiert de nouveaux ateliers dédiés au travail du métal. L'usine triple sa surface et couvre désormais 6 600 m². Elle tourne à plein régime et emploie 250 personnes.

Après les ralentissements de la guerre et l'embellie des années 1950, la décennie suivante voit la régression des jeux de tir. Et en 1972, la fabrication des voitures à pédales est arrêtée.

En 1975, la société intègre une division jouets des Charbonnages de France, mais l'arrêt de l'activité en 1977 met fin au contrat et elle est évincée du groupe. Eureka est finalement rachetée par Normandy-Sport, une firme concurrente qui orchestre son déclin jusqu'à sa disparition en 1983, après un siècle d'existence.



En-lête de lettres, vers 1930.
Comme beaucoup d'industriels, Henri Kratz-Boussac utilise son papier à lettres pour chanter la gloire de son entreprise. L'usine est représentée dans une perspective oblique qui exagère la dimension des ateliers.

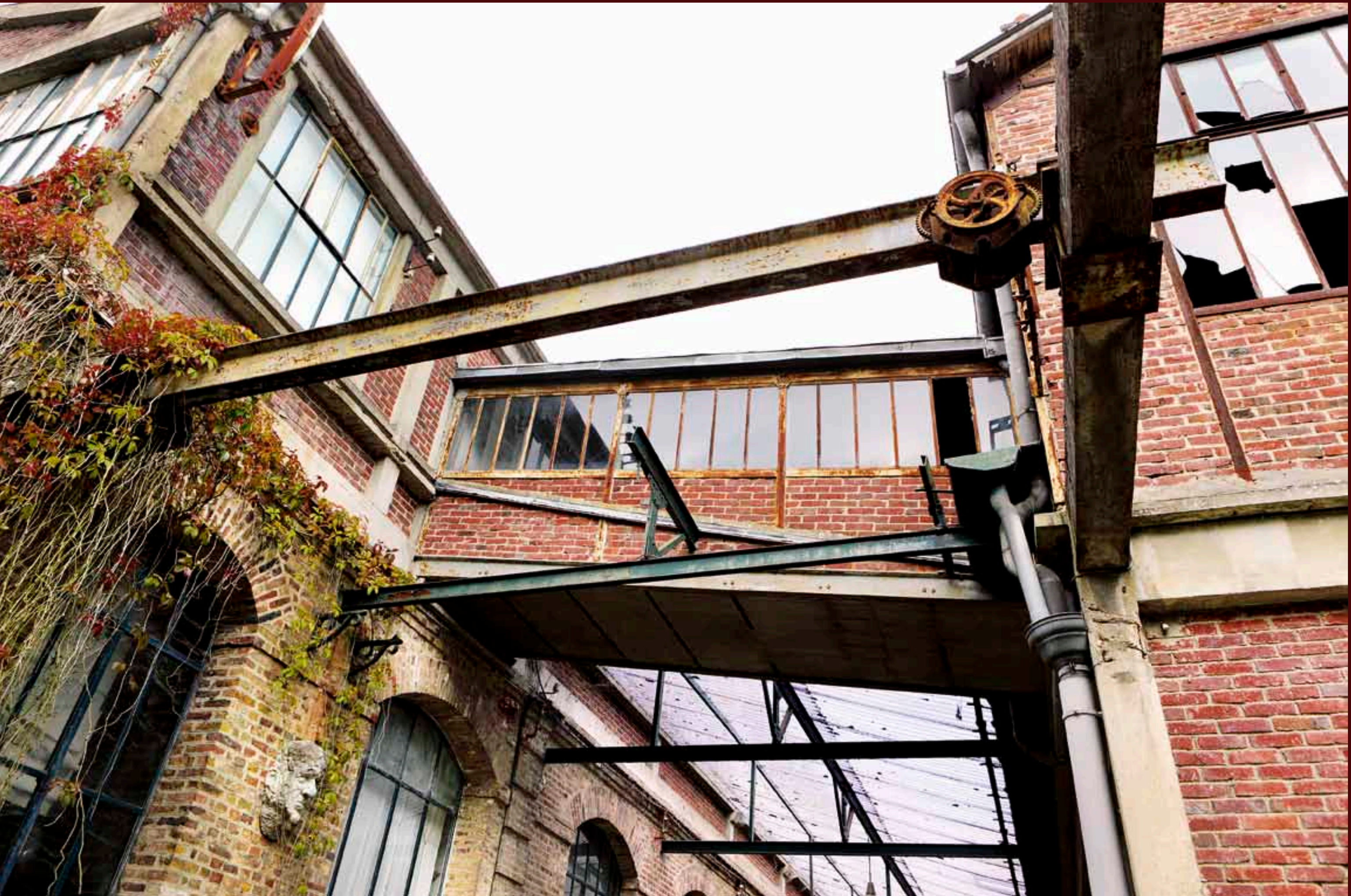


Vue de la partie de l'usine construite sur l'île dite de Bacqueville, vers 1950.
Sur cette île sont installés tous les ateliers dédiés au travail du métal. Mais on ne distingue ici qu'une partie infime des bâtiments : à gauche l'ancien moulin de Bacqueville transformé en magasin de pièces détachées et en logement, à l'arrière-plan l'entrepôt des plaques métalliques et au centre l'atelier de polissage et de nickelage pour la finition des jouets.

Barrage sur l'Andelle, bâtiment de la turbine et habitation du PDG dite maison des Terrasses. Carte postale, vers 1920.
La turbine Fontaine d'une puissance de 300 000 kWh installée à l'époque est toujours en place.



Vue de l'usine depuis la rive droite de l'Andelle.
Les anciens ateliers de production sont reconvertis aujourd'hui en ateliers d'artistes.

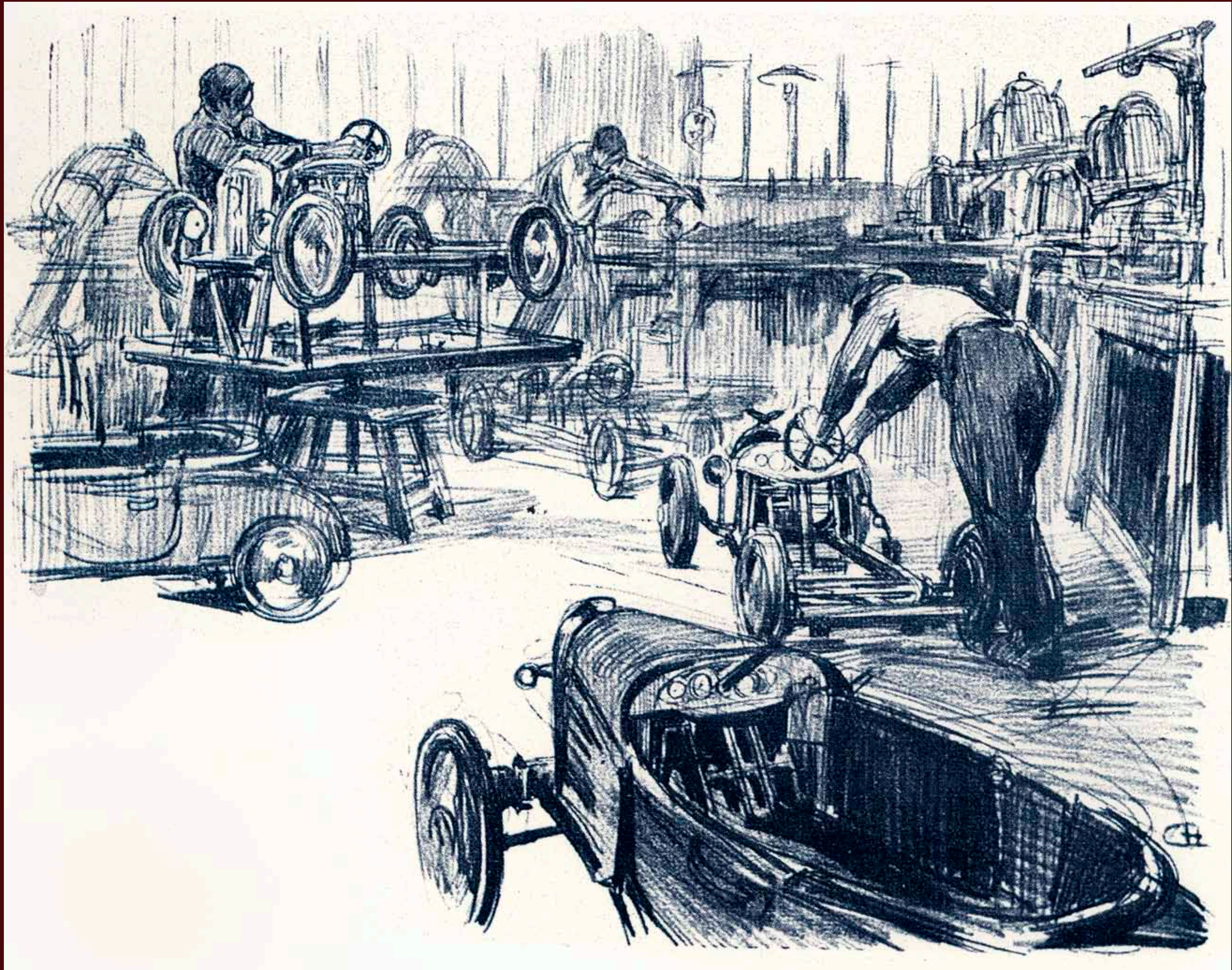


Vue intérieure de l'usine.
Une passerelle et un pont roulant relient l'atelier de construction des pièces métalliques (fonderie, outillage, emboutissage...) et l'atelier de finition (nickelage, polissage, assemblage, conditionnement).

USINE DE JOUETS EURÉKA

L'usine Eureka est une usine intégrée. Toutes les étapes de la production se font sur place, depuis la fabrication des moindres pièces en bois ou en métal, jusqu'à la finition et au conditionnement des jouets. Nul recours à la sous-traitance excepté pour la visserie et les éléments en caoutchouc. Même les outils spéciaux sont conçus et réalisés en interne.

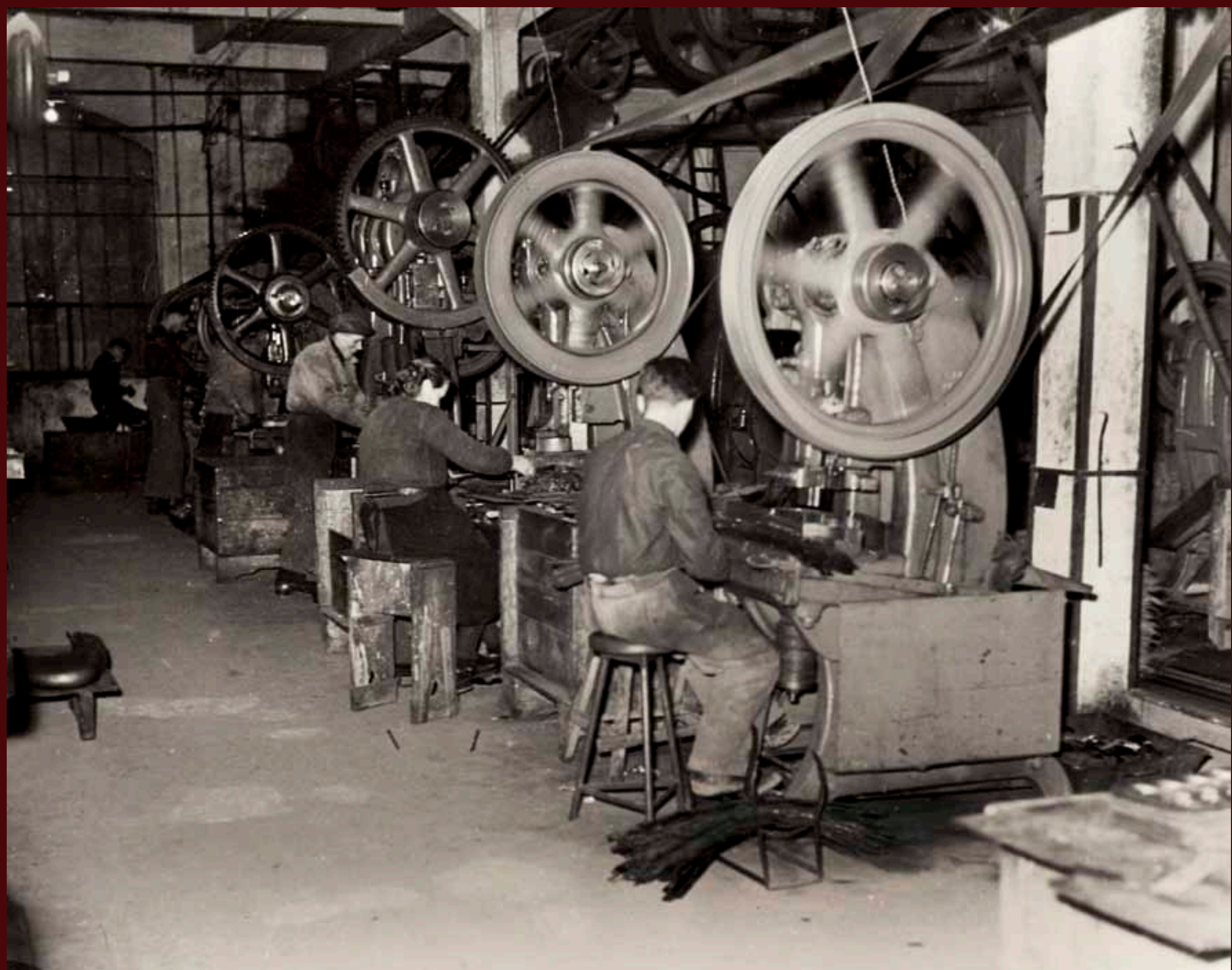
Le bois et le métal sont les deux principaux matériaux utilisés pour la fabrication des jouets Eureka. L'usine comprend donc une division « bois » et une division « métal » comptant chacune plusieurs ateliers. Scierie, menuiserie, atelier de polissage et de vernissage pour la partie bois. Fonderies, ateliers de découpage-emboutissage, de tôlerie, de montage, d'émaillage, de peinture, de polissage... pour la partie métal. Au total, 6 600 m² d'ateliers et plus de 200 machines-outils entraînées par une roue à aubes, une turbine hydraulique et une machine à vapeur. En 1933, l'usine Eureka emploie plus de 250 ouvriers et ouvrières, quasiment à parité.



Chaîne de montage de voitures à pédales, vers 1950.
Ce dessin a été réalisé par M. Grandvoinet directeur de l'usine de jouets Eureka.



Vue intérieure de l'atelier de finition, stockage des voitures à pédales avant expédition à Paris, vers 1950.
Des 1924, ces automobiles-jouets sont aussi exportées vers l'étranger.



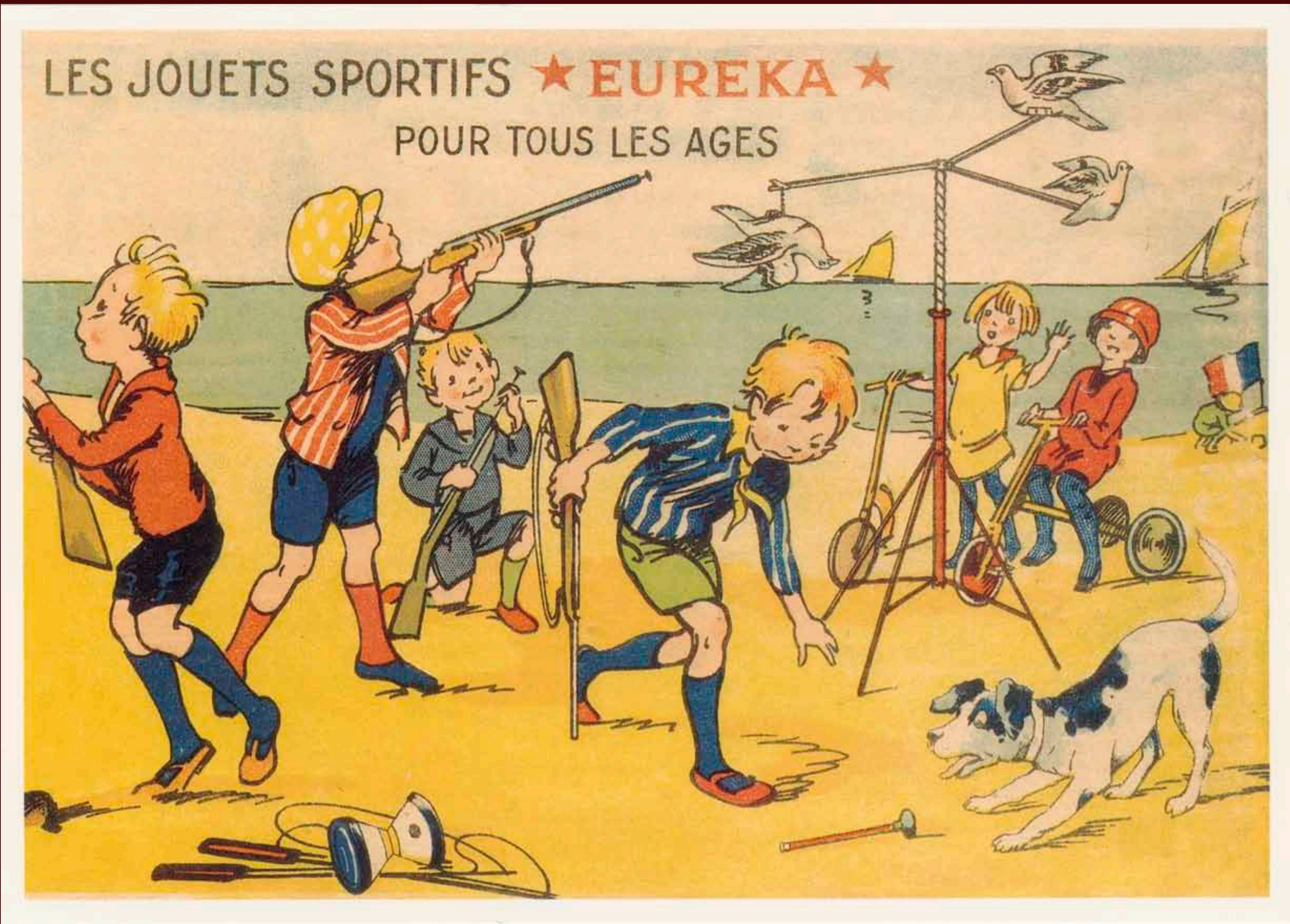
Vue intérieure de l'atelier des presses, vers 1950.
L'usine compte une vingtaine de presses à découper et emboutir d'une puissance de 5 à 10 tonnes.

Ponçage manuel de la carrosserie d'une voiture-jouet.
Les opérations de montage, finition, vérification sont assurées essentiellement par le personnel féminin.



USINE DE JOUETS EURÉKA

Les voitures à pédales et les jeux de tir constituent les deux secteurs phares de la production Euréka même si la marque commercialise depuis le début du XX^e siècle une multitude de jeux et jouets en bois et métal, des plus simples aux plus élaborés tels que cerceaux, diabolos, bilboquets, gyroscopes, petits-chevaux, patinettes, rameurs... Une production remarquable par sa diversité, sa haute qualité et son ingéniosité qui confère à la marque Euréka une solide réputation au niveau national et mondial.



Affiche publicitaire, gyroscopes, vers 1930.
Les jouets-gyroscopes comme les courses de chevaux ou lévriers utilisent la force centrifuge et le hasard !

Affiche publicitaire, tir à la carabine, diabolos et tricycles, vers 1930.
Avant le développement des voitures à pédales au début des années 1920, c'est le tir sous toutes ses formes (pistolets, carabines à flèches ou à air comprimé avec leurs cibles fixes ou mobiles) qui va assurer la notoriété de la marque Euréka.

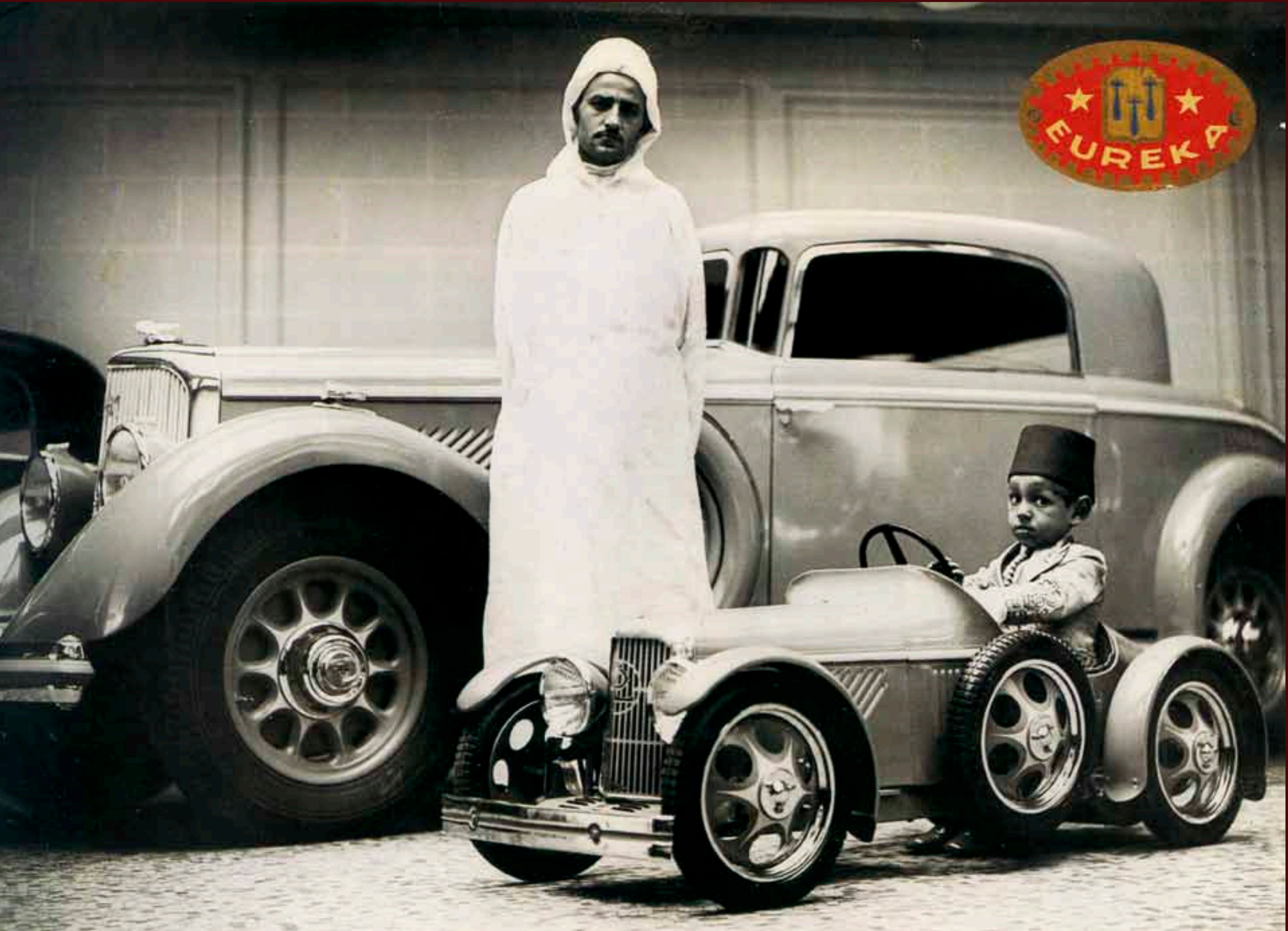


Série de voitures à pédales figurant dans le catalogue de la société, 1932.
Les premières voitures à pédales Euréka sont produites en 1922. Le succès est immédiat. Au début des années 1930, près de 53 000 voitures à pédales ont été commercialisées. Après 50 années d'existence, la fabrication est arrêtée en 1972 pour des raisons d'ordre conjoncturel et structurel.



Au début du XX^e siècle, l'engouement pour ce jeu de plein air est si grand que sa pratique est interdite dans les lieux publics de la capitale en 1907 par arrêté du préfet de police de Paris Louis Lépine.

Bateau à pédales pour adulte, vers 1950.
Les premiers bateaux à pédales, destinés aux enfants, sont créés en 1937. Leur coque en tôle d'acier rappelle celle des hors-bords. Le modèle pour adulte, plus perfectionné et utilisable sur lac comme en rivière, ne connaîtra qu'un succès limité. Il disparaît des catalogues à la fin des années 1950.



Le prestige de la marque dépasse les frontières et les enfants des plus hauts dignitaires ont tous leur automobile Euréka.

Voiture à pédales Euréka, modèle Course Grand Prix, 1930.
Près de 650 voitures de ce type ont été produites dans l'usine de Douville-sur-Andelle entre 1929 et 1950. La carrosserie reprend la ligne des voitures de course de l'entre-deux guerres.



TAILLANDERIE VERGEZ-BLANCHARD

Avec 118 ans d'existence, la taillanderie Vergez-Blanchard est l'une des plus anciennes industries du bassin de l'Andelle. Elle perpétue la tradition métallurgique du territoire inaugurée en 1782 avec la création des Fonderies de Romilly, dont elle occupe l'un des 7 sites de production, celui de l'usine Bétille.

L'histoire commence en 1900, lorsqu'Adrien Soubeyran décide de transférer l'usine d'outillage Blanchard et Cie dans laquelle il a des parts, de Paris vers un site proche de la capitale offrant espace et énergie hydraulique en abondance. Son choix se porte sur l'usine Bétille de Romilly, au chômage depuis quelques années. Mais pour conserver le marché des artisans d'art parisiens, bureaux et magasins sont maintenus à Paris. Toutes les machines sont déménagées à Romilly et une partie du personnel suit le mouvement. La taillanderie démarre avec 50 ouvriers et propose une large gamme d'outils de métiers destinés notamment aux artisans du cuir. Forte de son succès, elle rachète en 1910 l'entreprise et la marque Vergez.

En 1919, Adrien Soubeyran, fonde la société Soubeyran-Chavanne et Cie pour assurer, avec son fils et son gendre, l'exploitation de l'usine. Après une période faste où l'effectif atteint 100 personnes (1923), l'entreprise décline après-guerre et fait faillite au milieu des années 1980. L'usine échappe à la fermeture définitive grâce à un ancien salarié, Guy Meslin, qui relève le défi et reprend l'affaire sous le nom Vergez-Blanchard, en référence aux deux grandes marques d'origine. Il montre ainsi sa volonté de perpétuer une production d'outils haut de gamme basée sur la maîtrise des techniques traditionnelles. Une excellence aujourd'hui reconnue dans le monde entier.



La taillanderie en 1985.
L'usine Bétille, construite en 1823 par les Fonderies de Romilly comme laminoir du cuivre, devient en 1901 la taillanderie Soubeyran. Peu après son installation, Adrien Soubeyran remplace la roue hydraulique de l'usine par une turbine d'une puissance supérieure. L'énergie hydraulique (complétée par l'électricité dans les années 1970) est utilisée jusqu'en 1986 pour faire mouvoir les machines. L'usine primitive, abandonnée en 1993, est détruite à l'exception d'une grande halle aujourd'hui en cours de restauration.

Vue intérieure du nouveau site de production.
En 1993, Guy Meslin, propriétaire de la taillanderie depuis près de 10 ans, est contraint de transférer son usine dans des locaux voisins plus adaptés. Les bâtiments sont modernes mais les techniques de production restent inchangées. D'ailleurs, certaines machines installées au début du XX^e siècle sont encore utilisées aujourd'hui. C'est le cas du vieux marteau pilon servant au forgeage.



Fabrication de griffes à frapper le cuir utilisées pour marquer les points de couture en sellerie-bourrellerie.
La taillanderie occupe aujourd'hui près de quinze personnes très qualifiées qui assurent toutes les étapes de fabrication, de l'étampage au polissage... Ce savoir-faire donne aux outils une qualité de coupe, une prise en main, une résistance et une esthétique qui font leur succès dans le monde entier.



Mise en forme des outils par étampage à chaud.
Ce marteau Bradley (modèle compact déposé en 1870) a été fabriqué en 1910 à New-York. Il est utilisé dans la taillanderie depuis 1910. Tous les outils sont réalisés à la main avec un outillage traditionnel et à partir d'aciers de haute qualité forgés sur place.

FONDERIE DU MANOIR

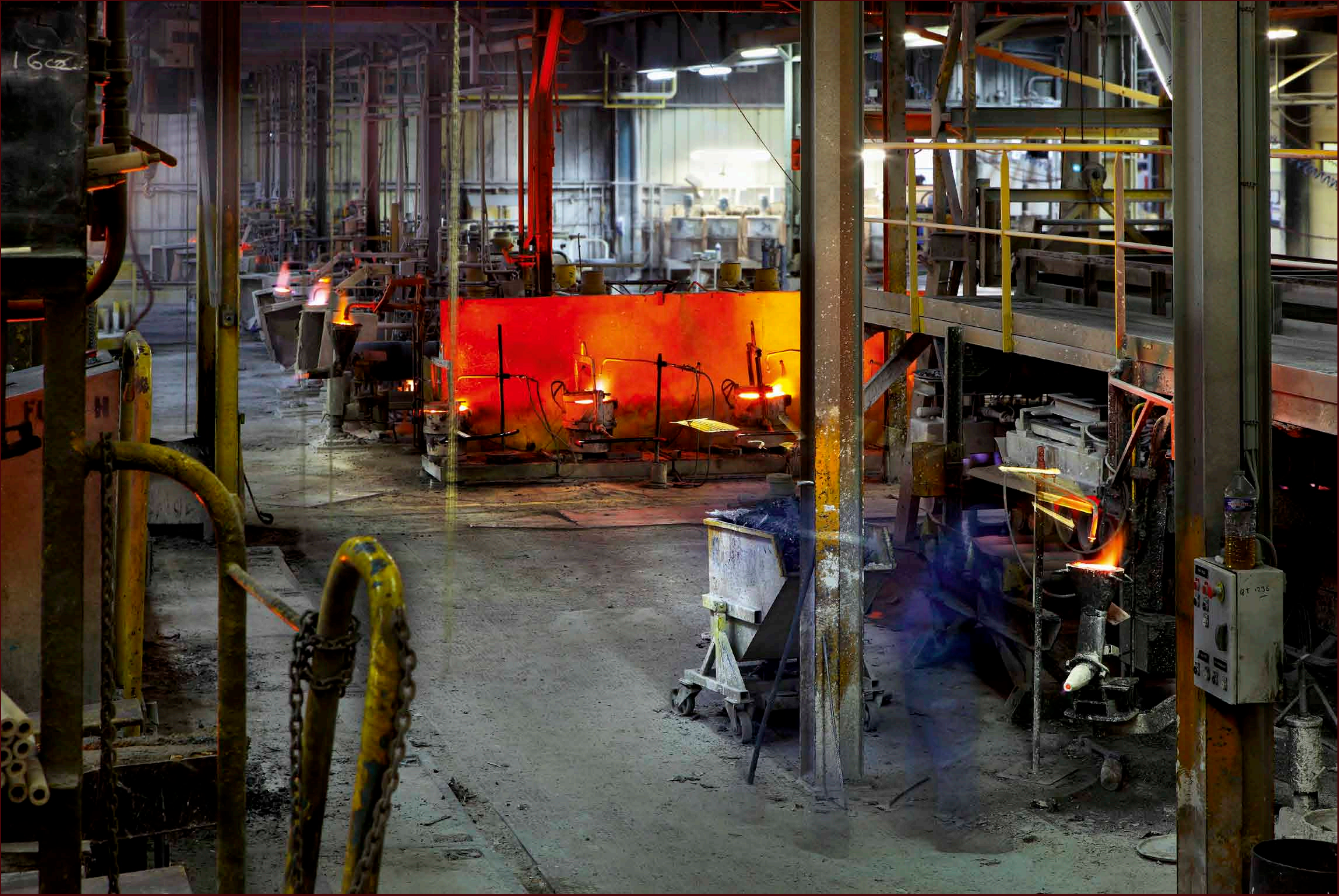
La fonderie d'acier du Manoir est créée en 1917 par la société des Hauts Fourneaux, Forges et Aciéries de Pompey, fondée en 1872 en Meurthe-et-Moselle. La Première Guerre mondiale et l'occupation des départements de l'Est par les troupes allemandes contraignent la société de Pompey à redéployer son activité loin des lignes de front. Son choix se porte sur la commune de Pîtres située à la confluence de l'Andelle et de la Seine, à proximité de Rouen et de Paris. L'usine commence son activité avec un effectif de 250 personnes et une production d'acier destiné à la construction ferroviaire. L'installation de fours électriques à arc au lendemain de la Seconde Guerre mondiale permet la production de 300 tonnes d'acier par mois.

Au début des années 1950, l'usine subit de lourdes transformations pour développer la production d'aciers spéciaux.

Aujourd'hui, l'usine du Manoir fait partie du groupe Manoir Industries dont l'actionnaire principal est un groupe chinois. Elle est spécialisée dans la production d'aciers alliés et dans la fabrication des pièces métalliques à très haute performance (pouvant peser de quelques grammes à 5 tonnes) destinées à la pétrochimie, au nucléaire, à la défense, l'aéronautique... Elle emploie pour cela plus de 400 personnes et occupe 52 000 m² de surface bâtie au hameau du Manoir, un nom maintenant mondialement connu.



Vue aérienne, vers 1950 (Coll. Manoir Industrie).
Les innovations opérées dans les années 1950 pour développer notamment la production d'aciers spéciaux nécessitent la construction de nouveaux bâtiments, de type « grande halle » c'est-à-dire de plain-pied et avec une importante hauteur sous toiture. L'usine couvre alors 13 500 m². Suite à cette extension, son effectif passe à 510 personnes.



Atelier de centrifugation.
La centrifugation est un procédé de moulage de l'acier utilisant la force centrifuge. Elle convient tout particulièrement à la fabrication des pièces cylindriques. La fonderie du Manoir emploie cette technique pour la fabrication de tubes de 40 mm à 1,6 m de diamètre et jusqu'à 7 m de longueur.



Atelier de centrifugation, fusion d'acier.
À la fin des années 1960, l'usine est capable de réaliser des pièces en acier moulé dans pratiquement toutes les techniques de moulage (cire perdue ou céramique) et tous les alliages, entre 1 kg et 20 tonnes, y compris en centrifugation, horizontale ou verticale. Elle se spécialise alors dans les fournitures de tubes, vannes et éléments de pompe pour la pétrochimie et le nucléaire (pièces internes des réacteurs, tuyères...).

Atelier de fusion, coulée d'acier.
La fonderie est un procédé de formage des métaux qui consiste à couler un métal ou un alliage dans un moule afin de reproduire une pièce dans ses moindres détails en limitant, autant que possible, les opérations de finition après refroidissement. Pour cela, le métal est chauffé jusqu'à devenir liquide. C'est ce qu'en métallurgie on appelle la fusion.





Pîtres, fonderie du manoir. Coulée d'acier en fusion.
La température de coulée dépend du type de métal ou d'alliage
utilisé. Les aciers spéciaux employés à la fonderie du Manoir
atteignent 1500 degrés à la sortie des fours.

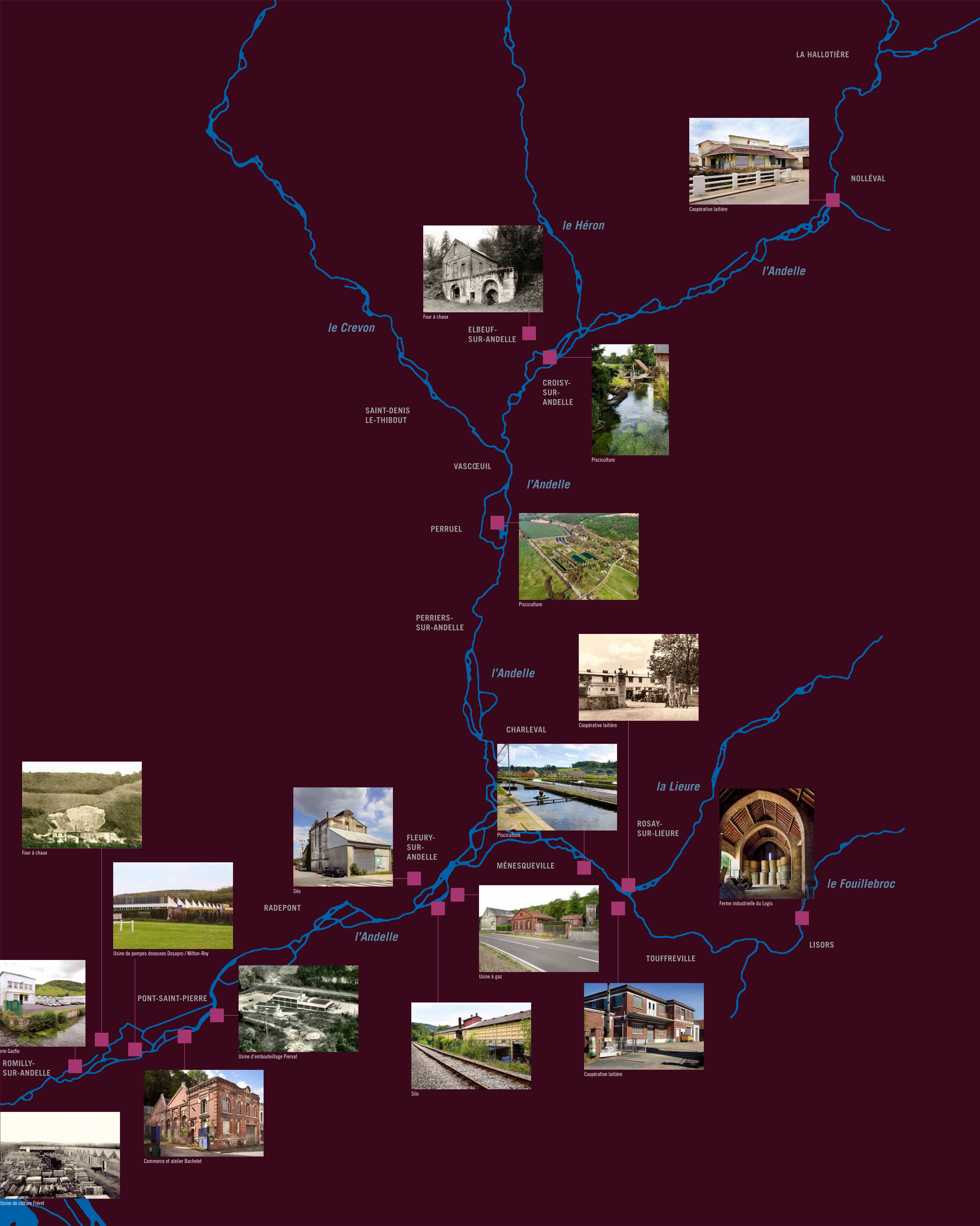
INDUSTRIES DIVERSES

A côté ou en remplacement des industries traditionnelles (meunerie, textile, métallurgie et bois), le bassin de l'Andelle compte nombre d'activités diverses, relevant principalement du secteur agroalimentaire. Ainsi, la ferme modèle dite du Logis construite à Lisors en 1872 utilise d'emblée une turbine hydraulique entraînée par la force du Fouillebroc pour mécaniser ses activités agricoles et développer une laiterie industrielle.

Au début du XX^e siècle, trois nouvelles laiteries industrielles voient le jour, deux à Ménesqueville et une à Nolléval. Toutes trois collectent leur lait chez les producteurs du Pays de Bray et du Vexin normand.

En 1959, l'usine d'embouteillage Pierval est mise en service pour commercialiser l'eau de source de Pont-Saint-Pierre réputée pour sa pureté. Dans les années 1960, l'eau de l'Andelle et de ses affluents attirent un nouveau genre d'activité : l'élevage du poisson. Elle démarre sous l'impulsion d'un danois, Anders Abildegaard, qui fonde deux piscicultures à l'emplacement de deux filatures disparues, l'une à Perruel sur l'Andelle, l'autre à Ménesqueville sur la Lieure. Une troisième a ouvert plus récemment à Elbeuf-sur-Andelle, proposant aussi des étangs de pêche pour une autre forme d'industrie, celle des loisirs.

D'autres activités, communes (comme la production de gaz et de chaux) ou atypiques (comme la production d'explosifs et de clôtures en béton) sont également présentes sur le territoire.



EAU, LAIT ET GAZ

La plupart des industries diverses qui se sont développées dans le bassin de l'Andelle sont étroitement liées au territoire et à ses ressources. C'est le cas des laiteries industrielles fondées au début du XX^e siècle qui trouvent dans les élevages du Vexin normand et du Pays de Bray leur matière première, le lait. L'industrie du gaz destinée à l'éclairage public, quant à elle, n'est pas spécifique au territoire, mais liée à l'évolution des techniques et de la demande sociale.



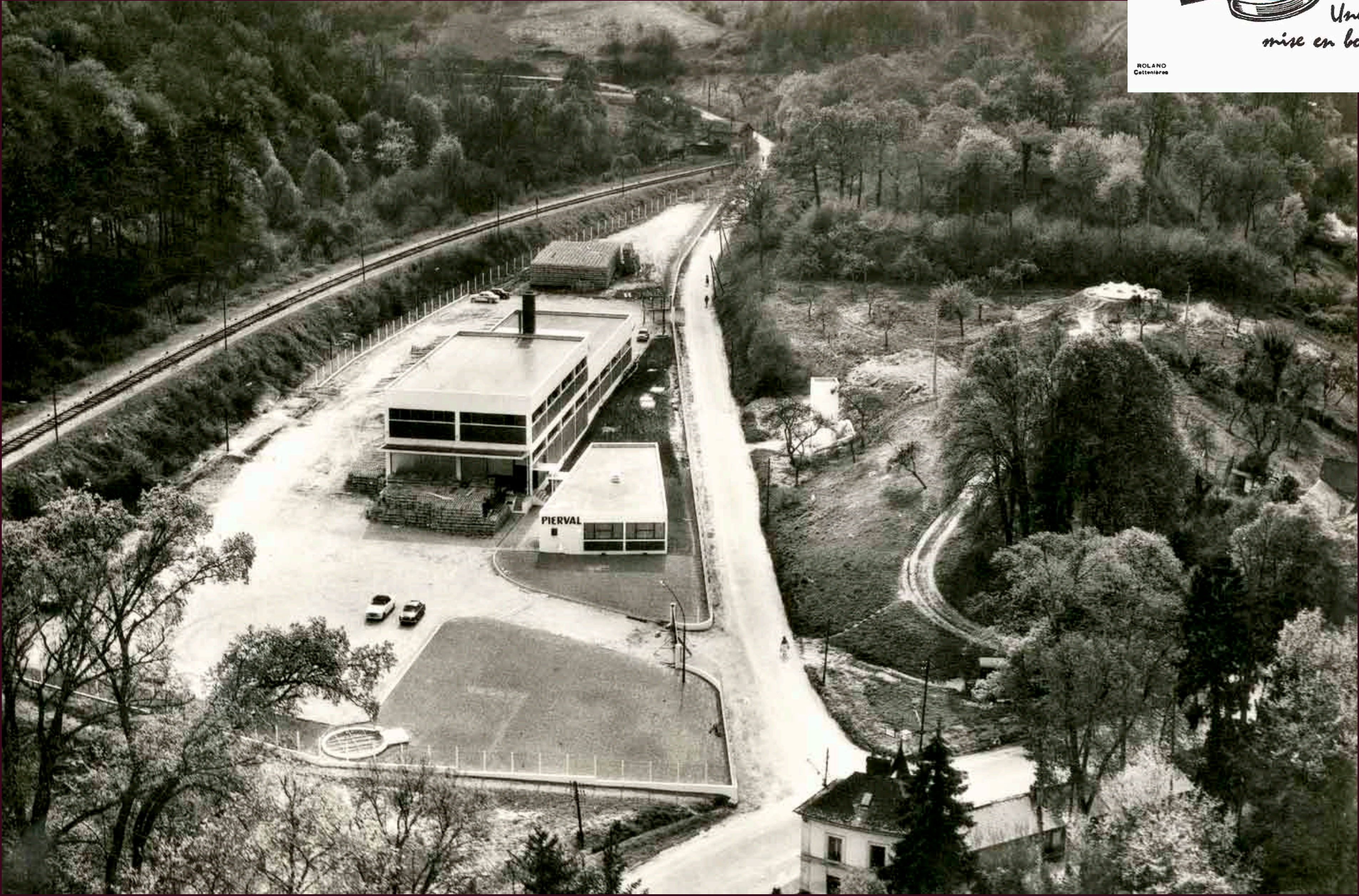
Usine à gaz de Charleval, carte postale vers 1910.
Cette usine à gaz fondée par Charles Georgi, un ingénieur parisien, est située à cheval sur les communes de Charleval et de Fleury-sur-Andelle (l'unité de production est établie sur la première, le gazomètre - aujourd'hui disparu - sur la seconde). Elle est mise en service en 1883 pour assurer l'éclairage public du secteur. Elle a fonctionné jusqu'en 1958.



Usine à gaz de Charleval, vue actuelle.



Coopérative laitière de Ménéqueville.
Cette laiterie fondée en 1909, sous la dénomination « Coopérative de Lyons-la-Forêt », est installée à proximité de la gare de Ménéqueville qui assure une partie de ses expéditions. D'abord spécialisée dans le conditionnement du lait en bouteilles, elle est agrandie et modernisée au début des années 1930 pour produire du beurre. En 1962, comme beaucoup d'autres coopératives, elle est absorbée par la société Eurelait qui rejoint le groupe Yoplait-Candia en 1971. Ce processus de concentration entraîne la fermeture du site de Ménéqueville en 1990.



Buvard publicitaire et vue aérienne de l'usine Pierval en 1958.
En 1957, la société Normande des Eaux de Table décide d'exploiter l'eau de la source située dans le parc du château de Pont-Saint-Pierre. L'usine d'embouteillage est édifiée à 200 m du point de captage auquel elle est reliée par des canalisations souterraines et à proximité de la voie ferrée qui doit assurer une partie des expéditions. La production est lancée le 13 janvier 1959 et l'eau commercialisée sous la marque Pierval. En 1993, l'activité est transférée dans une usine ultramoderne édifiée à moins de 300 m qui emploie une quarantaine de salariés et commercialise près 130 millions de bouteilles d'eau de source par an.



L'ANDELLE INDUSTRIELLE

FERROVIAIRE

À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, pour désenclaver le bassin de l'Andelle et renforcer son développement industriel, deux lignes de chemin de fer sont construites dans la vallée, longeant la rivière sur tout son parcours, de sa source à sa confluence.

Ces deux lignes ferroviaires vont jouer un rôle déterminant pour le développement industriel du bassin de l'Andelle. En facilitant la circulation des hommes et des marchandises, le train contribue au maintien voire à l'essor des usines déjà en place et parallèlement attire de nouvelles industries sur le territoire. Le chemin de fer assure notamment leur approvisionnement en matières premières et en combustible (coton, bois, charbon...) mais aussi l'expédition des produits finis vers les grandes places commerciales grâce aux liaisons directes avec Rouen, Paris et le Nord de la France.

De cette brève histoire ferroviaire, subsistent aujourd'hui moult témoins encore en place : gares, haltes, maisons de garde-barrière, abris voyageurs, toilettes, halles à marchandise, viaduc...

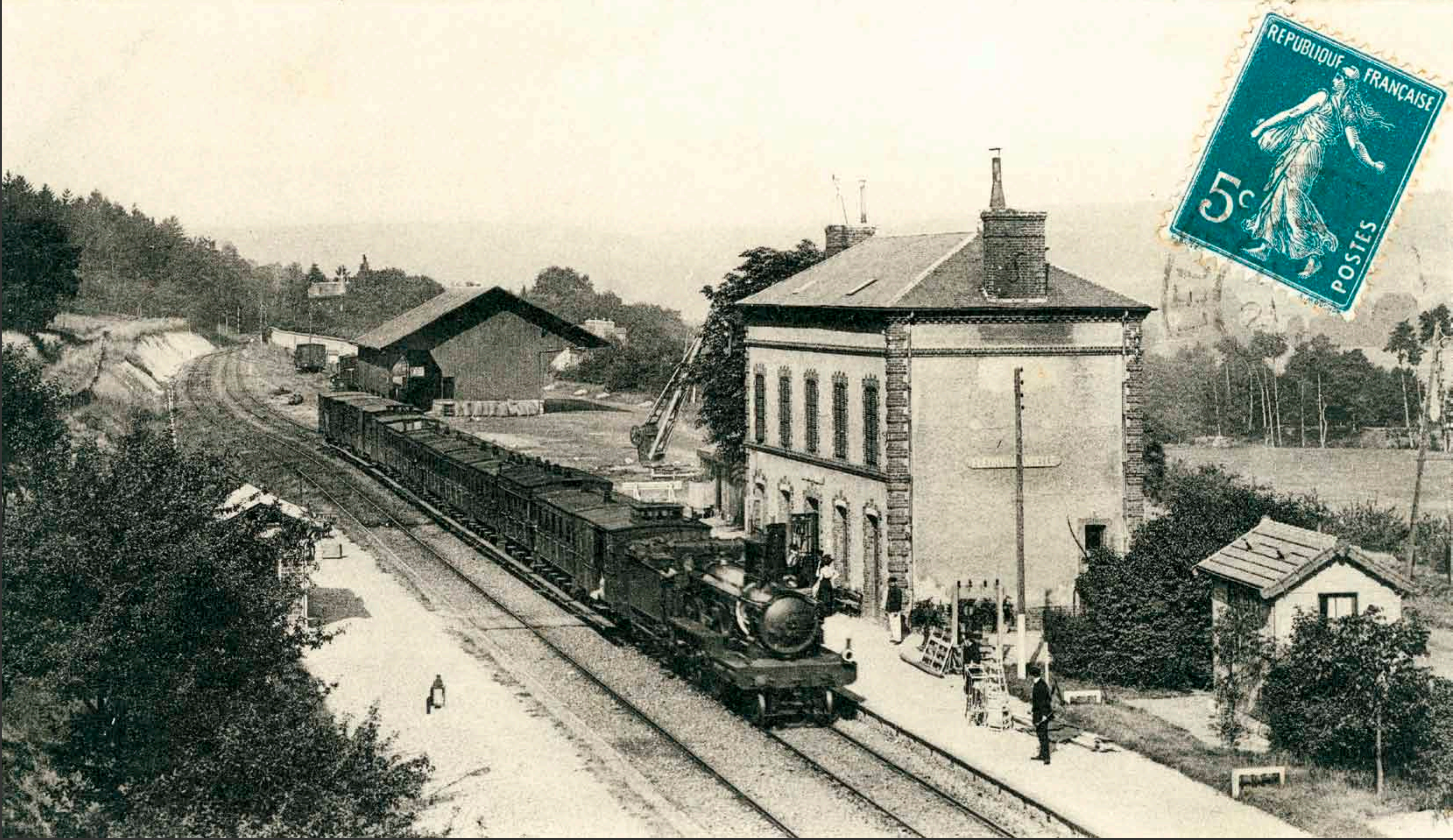


GARES ET OUVRAGES D'ART

La ligne Gisors - Pont de l'Arche est ouverte en 1868. Elle est créée sous l'impulsion d'Augustin Pouyer Quertier, grand patron d'industrie également député et maire de Fleury-sur-Andelle, qui obtient après de longues négociations, le tracé souhaité et les fonds nécessaires à sa construction. Elle dessert toute la partie aval de l'Andelle, de Charleval à Pîtres, mais aussi une large portion des vallées du Fouillebroc et de la Lieure et se raccorde au niveau de la gare d'Alizay - Pont-de-l'Arche à la grande ligne stratégique Paris - Rouen - Le Havre.

La ligne Charleval - Serqueux dessert toute la haute vallée de l'Andelle. Le premier tronçon est ouvert en 1907 entre Charleval et Vascoeuil, le second en 1910 entre Vascoeuil et Serqueux. Le choix de la gare de départ sera l'objet de vifs affrontements entre Charleval et Fleury, les deux communes souhaitant être placées en tête de ligne. Charleval l'emportera finalement grâce à l'intervention du maire de l'époque, le puissant industriel Armand Peynaud, également conseiller général.

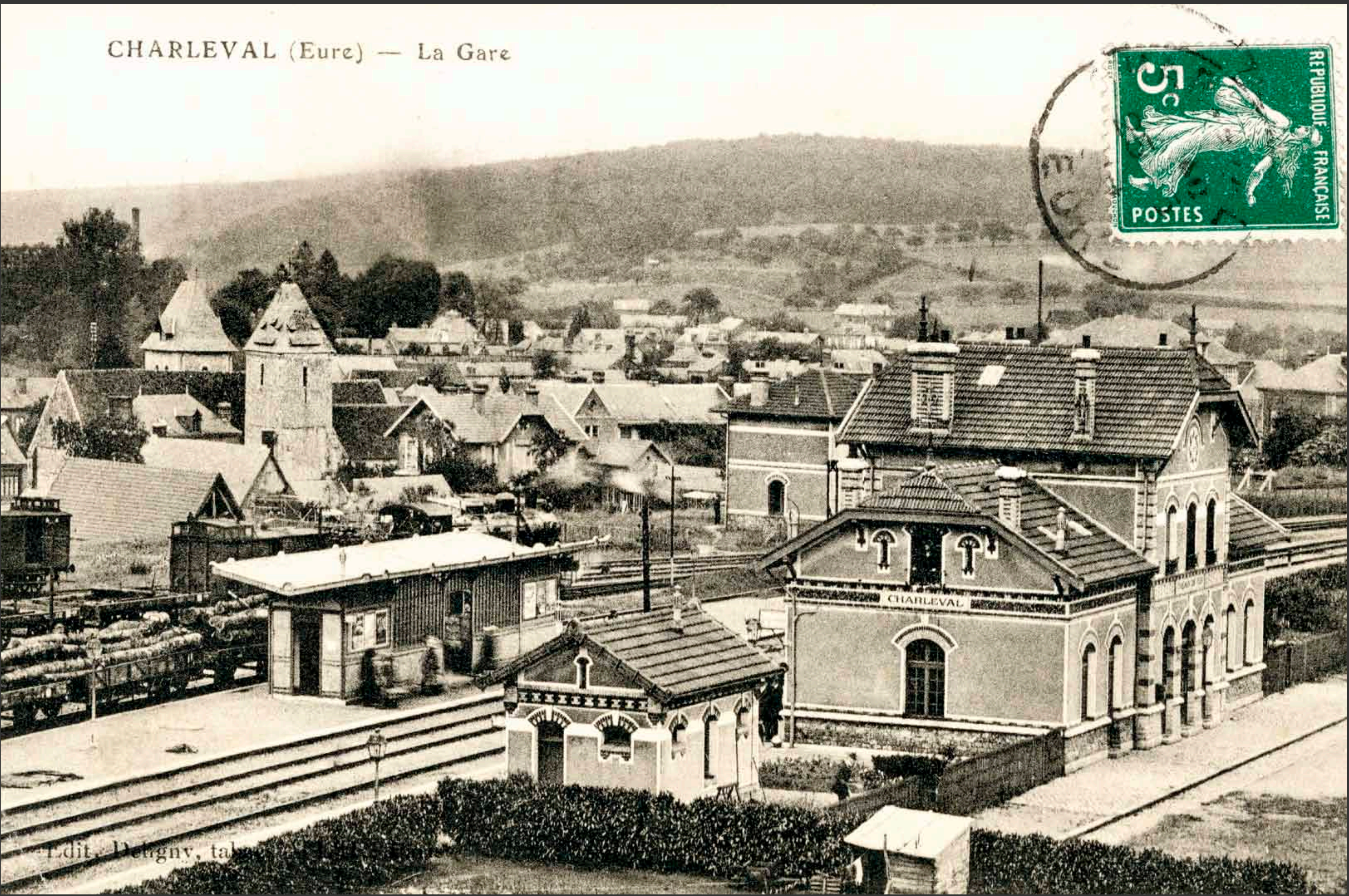
Les deux compagnies ayant eu recours à leurs propres architectes pour dessiner ces bâtiments ferroviaires, ceux-ci se caractérisent par une typologie architecturale spécifique et standardisée (même modèle, même style, mêmes matériaux) en fonction de la ligne dont ils relèvent.



Gare de Fleury-sur-Andelle sur la ligne Gisors - Pont-de-l'Arche, carte postale vers 1920 et vue actuelle.
Les gares du tronçon Lisors - Pîtres, construites au milieu des années 1860 par la Compagnie du chemin de fer de Pont-de-l'Arche à Gisors, présentent une architecture très simple avec des façades recouvertes d'enduit et quelques décors en brique (chainage d'angle et encadrement des baies).
La ligne Gisors - Pont-de-l'Arche est fermée aux voyageurs en 1956 mais sert encore ponctuellement pour le trafic fret de la sucrerie d'Etrépagny.



Gare de Charleval, carte postale vers 1920 et vue actuelle.
Elle est reconstruite en 1906 lorsqu'elle devient la tête de la ligne Charleval - Serqueux.



Viaduc de Charleval, carte postale vers 1920 et vue actuelle.



Gare de Vascoeuil sur la ligne Charleval - Serqueux, carte postale vers 1920 et vue actuelle.
Les gares de la ligne Charleval - Serqueux édifiées en 1906 par la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest ont une architecture plus élaborée présentant de nombreux décors : des façades en pierre meulière, parfois enduites, soulignées de bandeaux de briques et des pignons à demi-croûpe en toiture.
La ligne Charleval - Serqueux est quant à elle définitivement fermée, depuis 1938 aux voyageurs et depuis 1969 aux marchandises. Elle est aujourd'hui transformée en voie verte.

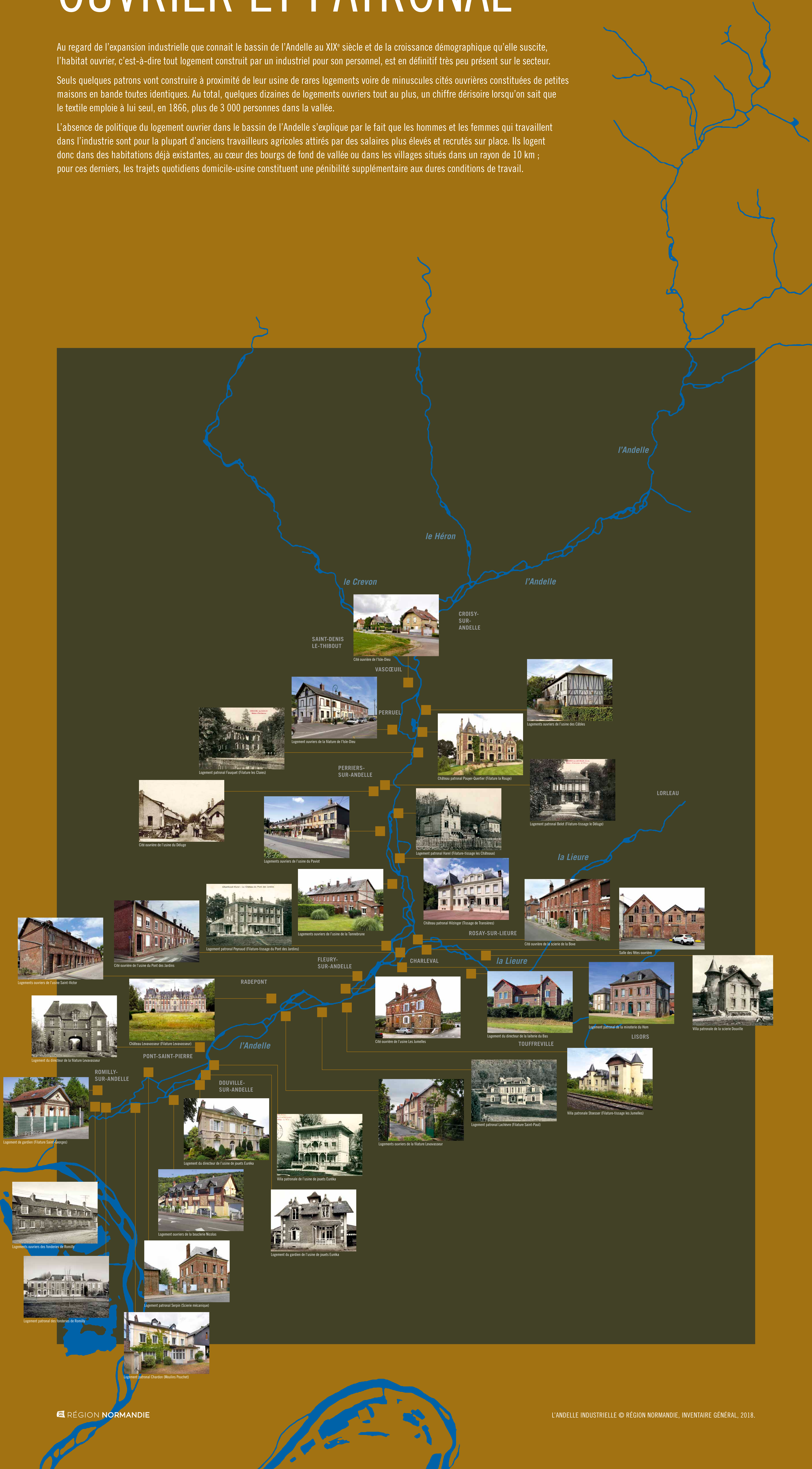


HABITAT OUVRIER ET PATRONAL

Au regard de l'expansion industrielle que connaît le bassin de l'Andelle au XIX^e siècle et de la croissance démographique qu'elle suscite, l'habitat ouvrier, c'est-à-dire tout logement construit par un industriel pour son personnel, est en définitif très peu présent sur le secteur.

Seuls quelques patrons vont construire à proximité de leur usine de rares logements voire de minuscules cités ouvrières constituées de petites maisons en bande toutes identiques. Au total, quelques dizaines de logements ouvriers tout au plus, un chiffre dérisoire lorsqu'on sait que le textile emploie à lui seul, en 1866, plus de 3 000 personnes dans la vallée.

L'absence de politique du logement ouvrier dans le bassin de l'Andelle s'explique par le fait que les hommes et les femmes qui travaillent dans l'industrie sont pour la plupart d'anciens travailleurs agricoles attirés par des salaires plus élevés et recrutés sur place. Ils logent donc dans des habitations déjà existantes, au cœur des bourgs de fond de vallée ou dans les villages situés dans un rayon de 10 km ; pour ces derniers, les trajets quotidiens domicile-usine constituent une pénibilité supplémentaire aux dures conditions de travail.



CHÂTEAUX ET CITÉS

Les plus anciens logements ouvriers du territoire sont édifés en 1782 par les Fonderies de Romilly. Au XIX^e siècle, les industriels du coton font construire quelques logements en bande répétitifs, utilisant la brique ou le pan de bois. Les plus rudimentaires comprennent deux pièces (une cuisine et une chambre) mais disposent d'un grenier, d'un cellier et d'un jardinet. Les familles s'y entassent. Ces logements ne sont ni gratuits ni pérennes : le contrat de location figure dans le contrat de travail et si l'ouvrier quitte son patron il doit abandonner sa maison.

Les industriels de l'Andelle, quant à eux, font édifier à proximité de leur usine (pour mieux en assurer le contrôle) de prestigieuses demeures, des villas voire de véritables châteaux, qui sont le symbole de leur réussite sociale, de leur pouvoir économique et politique.

Château patronal Levavasœur à Radepont
Ce château de style Louis XIII est érigé en 1895 par le patron d'industrie Charles Levavasœur, propriétaire de la filature de Fontaine-Gérand. Il remplace un château ruiné bâti en 1788 que son père Jacques Levavasœur avait acquis vers 1820. Les Levavasœur en resteront propriétaires jusqu'à la fin des années 1940.



Château patronal Pouyer-Quertier à Perruel.
En 1867, Augustin Pouyer-Quertier fait construire à proximité de la filature la Rouge qu'il exploite, cette magnifique demeure de style eclectique très avant-gardiste (pignons à redents de style Flamand, tour octogonale de style Renaissance, bow-windows à l'anglaise). Son système constructif, qui utilise exclusivement des poutrelles métalliques, est également très novateur pour l'époque.



Logements ouvriers de la filature Levavasœur à Pont-Saint-Pierre.
La filature Levavasœur est bâtie dans un cadre naturel remarquable, mais elle est totalement isolée. Les ouvriers et ouvrières qui travaillaient dans l'usine venaient de villages alentour dans un rayon de 10 km. Charles Levavasœur, qui a déboursé sans compter pour son usine, n'a pas engagé la même dépense pour la construction d'une cité ouvrière. Seulement une dizaine de logements ont été édifés, dont ces quatre maisons en bande situées à l'entrée de l'usine.



Logements ouvriers à Perriers-sur-Andelle.
Cette série de logements ouvriers est encadrée de logements de contremaîtres bâtis sur le même modèle mais de taille plus généreuse. Construite en pan de bois, elle était destinée aux employés de la filature d'Alexandre de Montlambert fondée en 1827.